
U d'/of OTTAWA
39003001621589







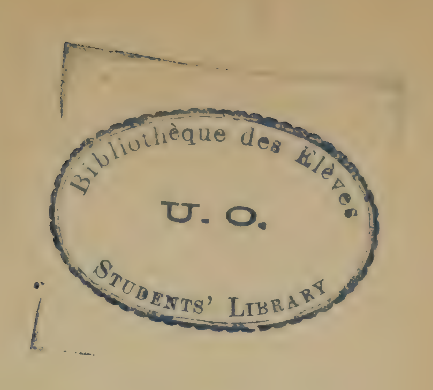


BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION : MONTCALM

N° 419 B



PRÊTRES ET RELIGIEUX DU CANADA

PRÊTRES ET RELIGIEUX
DU CANADA

PAR

L'ABBÉ É. AUCLAIR

de l'archevêché de Montréal
Docteur en Théologie et en Droit Canon
Professeur à l'Université Laval
et à l'Ecole d'Enseignement Supérieur
Secrétaire de la Rédaction à la Revue Canadienne
et Rédacteur à la Semaine Religieuse
de Montréal



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques
1914

PRÉFACE

Prêtres et religieux du Canada! Voilà un titre qui n'est pas sans ambition. Il annonce un cadre assez large. Nous ne saurions nous flatter de le remplir. Notre modeste compilation de biographies et de portraits est très loin de donner une vue complète de l'histoire de nos prêtres, de nos religieux ou de nos religieuses du Canada. Ce sont *quelques* figures seulement, de celles que nous avons le mieux connues, et dont les circonstances nous ont amené à parler à nos lecteurs dans l'accomplissement de nos fonctions de journaliste, que nous avons l'honneur de présenter, dans le présent volume, à ceux qui voudront bien nous lire.

D'ailleurs, ce premier petit volume sera bientôt suivi d'un autre, qui s'appellera exactement comme lui, Prêtres et Religieux du Canada, et sera presque son frère jumeau. Tous les deux en outre, si la Providence le veut, ils pourront plus tard avoir des cadets. Au fond, dans l'intention de l'auteur et des éditeurs, il s'agit d'une série de biographies et de portraits qui se continuera selon que les circonstances le permettront.

Mais, précisément, parce que chacun de ces petits volumes ne peut contenir qu'un nombre restreint de figures, on se demandera peut-être

pourquoi nous publions ces *quelques* biographies et portraits ?

Voici, et ce sera notre excuse, comment nous avons été amené à offrir au public ces volumes nécessairement incomplets, et sans doute, de bien des façons, trop imparfaits.

Depuis une dizaine d'années, dans l'accomplissement de nos devoirs de journaliste et de chroniqueur, nous avons eu l'occasion d'écrire, au lendemain de leur mort, une esquisse biographique de tel prêtre, de tel religieux ou de telle religieuse, que le bon Dieu venait de rappeler à lui. C'est là, évidemment, de la petite histoire, bien modeste, où l'on porte des jugements plutôt hatifs et toujours favorables, mais où l'on peut aussi, si on le veut, être loyal et sincère, dire toujours la vérité, sans dire peut-être toute la vérité, et qui donne, au demeurant, une suite de tableaux, d'où il se dégage, pour qui sait voir, une note d'ensemble qui a bien sa valeur. C'est avec des détails et à l'aide de petites histoires — comme celles qu'on trouvera dans ce livre — que se fait la grande histoire, ou, mieux peut-être, que s'affirme la vie d'une époque ou d'une classe de gens.

Cette considération pourtant n'aurait pas suffi à nous faire exhumer des collections de la *Semaine Religieuse* et de la *Revue Canadienne*, où elles dormaient tranquilles, sûres de l'oubli, ces notes biographiques, si une circonstance particulière ne nous avait persuadé que nous pourrions ainsi faire peut-être quelque bien aux

générations de petits Canadiens et de petites Canadiennes qui viennent après nous.

La *Maison Beauchemin* de Montréal a entrepris l'an passé de donner enfin à notre public, par des éditions dites populaires et à des prix abordables, toute une serie d'œuvres littéraires canadiennes-françaises. Et, s'il faut féliciter et encourager hautement les entreprenants éditeurs, ne convient-il pas en plus de leur fournir de la matière utile ? Ces livres de la collection Beauchemin iront surtout dans les mains des enfants, à l'occasion des distributions de prix. Eh ! bien, ces courtes vies de prêtres, de religieux et de religieuses, qui ont passé, tous et toutes — ce sera le signe d'unité de nos modestes volumes — en faisant le bien, dans notre cher pays, ne sont-elles pas des sujets qui en valent bien d'autres ? Qui sait si, dans l'âme de quelques petits, l'exemple de tel ou tel ne jettera pas une semence de vertu, un germe de vocation ?

Quoi qu'il en soit, et quelque incomplets et imparfaits qu'on les trouve, nos petits volumes ont l'espoir de produire quelque bien et c'est pourquoi nous nous sommes décidé à leur faire voir le jour dans la galerie Beauchemin.

Ces diverses notices biographiques ont été écrites, répétons-le, au jour le jour et sous la poussée des circonstances. Nous n'avons pas cherché à les placer ici dans un ordre savant. Tout simplement, nous suivons l'ordre chronologique, que la mort de chacun de nos héros

indique naturellement. Au bas de chaque notice, nous indiquons l'endroit, le mois et l'année, où elle fut écrite, afin de bien situer la portée de nos réflexions et de nos jugements. En relisant ces pages nous-mêmes, nous avons constaté qu'il y aurait d'utiles modifications de détail à apporter à quelques-unes. Mais cela leur eût enlevé de leur vie et de leur actualité rétrospectives, et cela nous eût probablement mené trop loin.

L'abbé Elie-J. Auclair.

Montréal, Novembre 1913.



LE SUPÉRIEUR COLIN
1835 — 1902

Le Canada français vient de perdre dans la personne du regretté M. Colin, supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, l'un de ses amis les plus intelligents, l'un de ses apôtres les plus éloquents.

C'est un soir de novembre (le 27 novembre 1902), au séminaire, rue Notre-Dame, dans cette modeste petite chambre de *M. le Supérieur*, que tant d'hommes illustres de notre pays et d'ailleurs, ont connue, pour y avoir trouvé les conseils les plus prudents et les exemples les plus généreux, que le vénéré M. Colin a reçu la mort, comme un prêtre le doit et aussi comme un vrai Français le sait. Sans peur et sans orgueil, avec une noblesse toute simple, il l'attendit dans son fauteuil, à son bureau de travail. Au consul de France qui venait le voir, ce soir-là, il dit avec un *sourire souffrant* : « Je suis

content que vous soyez là pour voir comment un prêtre meurt » !

Sa vie et ses œuvres ont été pendant huit jours le thème qu'a commenté la grande presse du pays, des Etats-Unis et même de France. Dans un concert d'unanimes éloges, on a dit ce que cet homme de bien a fait pour le Canada et pour l'Eglise. On a signalé que son nom restera attaché à la fondation du Collège Canadien à Rome, à l'œuvre de l'Université Laval à Montréal, à la construction du séminaire de philosophie, à l'hôpital Notre-Dame, à la cathédrale, au monument Maisonneuve. Catholiques et protestants, évêques et hommes d'Etat, magistrats et étudiants, tous n'ont eu qu'une voix pour rendre hommage à la vie si pleine, au caractère si noble, à la personnalité si éminente qui venait de disparaître. Tout spécialement l'allocution de M. le chanoine Archambeault, vice-recteur de Laval (Montréal), à l'église de Notre-Dame de Lourdes (30 novembre), et la lettre de M. Brunetière de l'Académie française, au *GAULOIS* (de Paris), ont été, après le splendide hommage de l'assistance de notre peuple aux funérailles, à Notre-Dame de Montréal, et l'oraison funèbre qu'y a prononcée Mgr Emard, évêque de Valleyfield, les expressions les plus capables de mettre en relief devant la postérité la grande et noble figure de ce prêtre apôtre, qui fut peut-être le plus canadien des Français, comme aussi le plus français des Canadiens.

Prêtre, il aima l'Eglise et le pape, Notre-Seigneur et la sainte Eucharistie. Français, il aima son cher et beau pays, il sut nous le faire aimer toujours, sans cacher rien pourtant des tristesses que mettait en son âme l'esprit sectaire des loges triomphantes. Canadien par adoption, il s'identifia avec nous et travailla, avec son cœur encore plus qu'avec sa bourse, qui fut généreuse, on le sait, à nos meilleurs intérêts. Voilà ce que l'on a pu dire devant ses restes mortels.

Ce que le public ne saura jamais, c'est le bien profond que ce prêtre, avant tout apôtre, fit à tant d'âmes éprouvées qui allaient à lui de confiance.

J'assistais, il y a cinq ans, à l'Hospice Auclair, à Montréal, à l'entrevue que M. Colin voulut bien accorder à M. l'abbé Villeneuve, ancien curé d'Albany, alors très malade, dont les démêlés avec les MM. de Saint-Sulpice, au sujet de la division des paroisses sous Mgr Bourget, sont restés célèbres. M. l'abbé Duckett accompagnait son vénéré supérieur. Nous fûmes les seuls témoins de cette scène que je puis bien qualifier de grandiose. J'ai reçu là une leçon que je n'oublierai jamais. Je n'en pourrais peut-être pas redire tous les détails avec exactitude. Seulement je sais que si, d'une part, l'un des interlocuteurs (M. Villeneuve fit preuve de sincérité et de respectueuse énergie, en regrettant toutefois des procédés trop vifs, d'autre part, l'autre (M. Colin) se montra

d'une largeur de vue et d'une grandeur d'âme qui donnaient une force irrésistible aux paroles de consolation et d'encouragement qu'il adressait à ce « cher et bien aimé frère » qui allait mourir.

Ce prêtre apôtre était aussi un patriote. Il aimait notre Canada autant que la France, c'est-à-dire beaucoup. Il me souvient qu'un jour, dans sa chambre basse et sombre du séminaire, à Notre-Dame, il me parla longuement de l'avenir de notre pays. Il se leva soudain, son geste devint plus ample et plus solennel, son œil s'alluma d'un brillant éclair, et, en trois points, il me fit, à moi tout seul, un discours de prophète ! — Il parlait de position géographique centrale, de rivières et de montagnes, de canaux et de chemins de fer, de travail et de colonisation, d'instruction et d'éducation... Puis, il me regarda : « Mais il faut, m'affirma-t-il équivalemment, que l'âme française et catholique continue à se développer au Canada. Ce n'est pas tout d'avoir un beau pays et d'admirables richesses naturelles. Il faut encore des idées nobles et justes. Or, la race française est une semeuse d'idées. Elle a un grand rôle à jouer sur la terre d'Amérique, j'en ai la conviction profonde ». Mon Dieu, que les heures s'en allaient vite, ce jour-là !

Comme conséquence toute naturelle, je l'ai déjà noté, ce Français si canadien fut un Canadien très français. Je veux ici, et ce sera par là que je finirai, citer la conclusion de la lettre-article, si pleine de sens, que M. Brunetière a

consacrée à M. Colin. Ces fières paroles qui sous la plume du célèbre critique, désormais croyant, ont tout l'air d'une revendication, méritent d'être conservées et souvent méditées par tous ceux qui, chez nous, s'intéressent à l'avenir de notre pays, de notre race et de notre foi. Après nous avoir peint, d'un coup de plume, « ce tout petit homme, d'apparence humble et chétive, perclus de douleurs, dont le *sourire souffrant* semblait demander pardon de l'expression d'angoisse que lui arrachait le moindre geste » ; après nous avoir expliqué comment le vénéré supérieur s'occupait, sur les rives de notre Saint-Laurent, du bon renom de la France ; après nous avoir exposé notamment les relations que, lui-même, entretint avec M. Colin au sujet des conférences de littérature française, qui se donnent maintenant, par des *agrégés* de France, à Montréal, M. Brunetière concluait : « D'autres que moi, qui ne l'ai pas assez connu, diront les vertus et les qualités de l'abbé Colin. Je n'ai pas eu la prétention de le faire connaître, mais seulement de rendre ce que je devais à la confiance dont il m'avait honoré. Et puis, tandis qu'en France on dirait que nous ne savons plus quels moyens inventer, tour à tour odieux ou ridicules, pour faire sentir au clergé catholique le poids de notre intolérance épanouie dans l'ampleur de sa sottise, j'ai cru qu'il était bon de montrer — par un exemple qu'hier encore on pouvait appeler vivant — ce que sont à l'étranger nos prêtres français,

et, en dépit de nous, ce que j'espère bien qu'ils y continueront d'être. Les vertus du missionnaire ne s'exercent pas seulement ni toujours parmi les nègres de l'Afrique australe ou dans une île perdue de l'Océan Pacifique : elles ont aussi leur emploi dans les villes et au sein de la civilisation. Elles l'ont surtout quand ces missionnaires à l'intérieur, sujets d'ailleurs parfaitement loyaux de l'Angleterre ou des Etats-Unis, ne séparent pas dans leur pensée le catholicisme de la France, ni la France du catholicisme. Tout ce qu'ils gagnent à la religion catholique, ils le gagnent à l'influence de la *culture* française tout au rebours de certains Français qui ne font servir, eux, cette même *culture* qu'à la dilapidation systématique ou à la destruction raisonnée de notre *capital moral*. Et, puisque ces derniers sont si bruyants, tandis que les autres sont si modestes, il m'a semblé qu'ayant eu l'honneur d'approcher de plus près l'un de ces derniers, sa mort me libérait du scrupule qui m'avait empêché jusqu'ici d'imprimer son nom, et — pour autant que je le puisse — de tirer son humilité de l'ombre où, soixante ans durant, elle avait voulu se cacher » (1)

Sherbrooke, Décembre 1902.

(1) M. le supérieur Colin (Frédéric-Louis-de-Gonzague) était né à Siguière (Cher, France) le 14 janvier 1835. Il étudia à Saint-Sulpice de Paris et fut ordonné prêtre le 17 décembre 1859. Entré à Saint-Sulpice en 1859, il professa trois ans en France puis passa au Canada (1862) et vint à Montréal, où il résida tour à tour, à Notre-Dame et au Grand-Séminaire, dont il fut directeur. Il devint supérieur en 1881. Il est mort le 27 novembre 1902.



LAPRÈS & LAVERGNE, photographes
360, Rue St Denis, Montréal.

LE CURÉ LAROCQUE

1853 — 1904

LA vie humaine offre des contrastes saisissants et des surprises accablantes. Qu'est-ce donc que l'homme en face des mystérieuses volontés de Dieu ? Qui aurait pensé l'an dernier, le 17 mai, alors que des fêtes splendides solennisaient à Saint-Louis-de-France à Montréal, avec le 15e anniversaire de la fondation de la paroisse, le 25e de sacerdoce et le 50e de naissance de M. le curé Charles LaRocque, que, dans moins d'un an, la même église se draperait de ses tentures sombres et de ses voiles endeuillés pour les funérailles de ce prêtre encore jeune, aux talents sérieux et sur

lequel les œuvres scolaires de la métropole avaient lieu de compter si heureusement !

C'est l'âme pleine d'émotion vraiment que je viens déposer mon respectueux hommage sur la tombe de ce prêtre distingué. Il fut l'un des maîtres de ma jeunesse térésienne, il était le frère de Mgr l'évêque de Sherbrooke et facilement, dans ses visites sur les bords du Saint-François et du Magog, il avait conquis l'estime de tous les Sherbrookiens.

L'abbé LaRocque, né à Bridgeport, Vermont, le 18 mai 1853, suivit sa famille au Canada, dans l'automne de 1862. — A 13 ans, il entrait au séminaire de Sainte-Thérèse, ce théâtre de ses premiers succès littéraires et philosophiques, qu'il ne devait quitter qu'après dix-neuf ans, dont sept d'enseignement, et qu'il devait toute sa vie continuer d'aimer avec une fidélité qui ne se démentit jamais et s'affirma souvent. Devenu prêtre le 25 juillet 1878, il enseigna donc à Sainte-Thérèse, fut procureur et directeur des élèves. La vie de séminaire pourtant finit par peser à sa santé un peu faible et délicate. En 1886, il était nommé vicaire à Saint-Joseph de Montréal par feu Mgr Fabre. Peu après, il était appelé à l'archevêché, puis au Bon-Pasteur comme chapelain, et enfin il était nommé premier curé de la nouvelle paroisse de Saint-Louis-de-France, en 1888.

Cette chère paroisse qu'il aimait tant, il la devait quitter pourtant, le 1er mai de cette année, puisqu'il venait de résigner sa cure pour

accepter la haute position de visiteur-général des écoles catholiques de Montréal. Mais Dieu en a décidé autrement. Il a voulu qu'il y meure, après quelques années de maladie sourde, c'est vrai, mais tout de même presque subitement, au bout de quelques heures seulement de souffrances graves, dans la matinée du 15 avril, exactement à 5 heures, muni des sacrements de notre mère, la Sainte Eglise.

Mgr l'évêque de Sherbrooke avait pu se rendre à temps pour assister aux derniers moments de son cher frère, et c'est Monseigneur lui-même, une heure avant l'instant fatal, qui annonça au regretté mourant que l'heure du suprême sacrifice était proche. Encore sous le coup de l'émotion, Sa Grandeur écrivait au supérieur de son séminaire : « Vos vives sympathies font grand bien à mon cœur blessé au plus sensible. Mon cher *Carlos* a expiré doucement entre mes bras après des souffrances atroces endurées avec un courage de lion : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Et cependant, *tristis est anima mea* »...

M. le curé LaRocque était un homme plutôt sérieux, mais non pas distant. Après avoir été un élève brillant, il fut un maître estimé, un procureur avisé et un directeur ferme. C'est lui qui administra les finances du vieux séminaire de M. Ducharme et construisit le nouveau collège au lendemain de l'incendie du 5 octobre 1881. On imagine sans peine ce qu'il dut dépenser de prudence et d'énergie pour voir au

plus pressé et équilibrer un budget sur des ruines encore fumantes. Sans doute, l'amitié des térésiens fut généreuse, mais la constance des hommes qui restèrent debout pour sauver l'*âme* de l'Alma-Mater et lui donner le corps nouveau qu'on connait fut tout simplement admirable.

J'ai connu M. LaRocque, directeur des élèves. Il ne me parut guère expansif mais toujours juste. On ne l'aimait peut-être pas d'affection tendre, mais on l'estimait. Un de mes souvenirs d'humaniste est la surprise que j'éprouvai, quand, la veille du jour de l'an 1885, M. le directeur présenta les hommages de la communauté à M. le supérieur Nantel. Je ne savais pas encore (ce que d'autres savaient sans doute) tout ce qui se cachait de finesse et de grâce sous la mine un peu sévère de M. le directeur. Hélas ! il y a vingt ans passés depuis ce temps. La vie n'est qu'un songe !

Mon défunt curé de Saint-Joseph de Montréal, M. l'abbé Leclère, avait l'habitude de dire à ses vicaires de *mon temps* : « *Autrefois*, j'ai eu comme vicaires plusieurs jeunes gens distingués », et il nommait entre autres MM. Bruchési, LaRocque... et Bourassa... M. LaRocque en effet était un prêtre de talent, moins recherché que d'autres dans ses manières, mais prudent et avisé. Sa parole était bien timbrée ; si elle se faisait lente et même un peu traînante parfois, elle ne manquait ni de souplesse ni d'éclat au moment voulu par lui.

A la cure de Saint-Louis-de-France il donna

le meilleur de sa vie. Au lendemain de sa mort, dans la page éditoriale de *La Patrie* de Montréal, je lisais ces paroles fort éloquentes dans leur simplicité : « Le curé LaRocque laissera dans Saint-Louis-de-France un souvenir durable, impérissable comme les œuvres qu'il a créées. Il a accompli dans cette paroisse, qu'il a prise à ses débuts et qu'il a organisée avec une habileté consommée, une somme de bien considérable, ne marchandant jamais ni son zèle apostolique, ni son travail, ni ses forces, ni son temps pour le bien-être des fidèles confiés à ses soins. Aussi possédait-il à un haut degré la confiance et l'admiration de tous ».

L'an dernier aux fêtes des *anniversaires*, dans cette même église de Saint-Louis-de-France, où on lui faisait hier de si splendides funérailles, M. le curé LaRocque avait eu un beau jour. La vaste église était archi-comble. Des hommes considérables, tant du clergé que du monde civil, étaient là. Comme toujours la musique était sérieuse et brillante et les décorations superbes. Ce 15e anniversaire de la fondation de Saint-Louis-de-France, ce 25e de prêtrise du curé et ce 50e de sa naissance trouvaient leur raison d'unité en ce que l'esprit paroissial et l'esprit curial sont les épanouissements naturels et tout ensemble admirables de l'esprit chrétien. Certes, le curé LaRocque était trop bon prêtre pour ne pas d'abord retourner à Dieu toute la gloire de ce beau jour. Mais il avait droit d'en être fier et

de s'en réjouir devant Dieu, en présence de cette immense assistance.

Hélas ! les fêtes de la terre, si saintes et si justifiées soient-elles, n'ont pas toujours de lendemain. M. le curé LaRocque n'avait pourtant pas prononcé, ce jour-là, son « *nunc dimittis* ». Il voulait travailler encore. Et quand, en février dernier, les membres de la *commission scolaire* de Montréal lui proposèrent la fonction très honorable, mais assurément pleine de besogne et de responsabilité, de visiteur-général des écoles catholiques de Montréal, sur l'avis favorable de Mgr l'archevêque, il n'hésita pas à accepter, pour *faire l'obéissance* et *faire du bien*, le sacrifice de renoncer à sa cure. Son discours aux commissaires d'écoles, lorsqu'il se sépara d'eux — car il était membre de l'importante commission scolaire — et accepta officiellement la position de visiteur, fut remarquable de bon sens, de tact, de modération et de largeur de vue. C'était bien le *non recuso laborem* qui convient à un prêtre.

Mais toujours l'homme s'agite et Dieu le mène. La carrière du curé LaRocque devait terminer à Saint-Louis-de-France. Il est mort encore curé de la paroisse qu'il a fondée, qu'il a faite prospère et belle, qu'il a dirigée et édifiée pendant quinze ans !

Les funérailles du regretté curé ont revêtu un caractère de solennité que je renonce à décrire. Cinq évêques, plusieurs prélats, plus de 300 prêtres, des centaines et des milliers de

fidèles, un chant funèbre digne de la haute réputation du chœur de Saint-Louis, rien n'a manqué ! Mgr l'évêque de Sherbrooke a chanté le service de son frère, assisté par Mgr le grand-vicaire Chalifoux et par MM. Naz. Dubois, principal de l'Ecole Normale, et Joseph LaRocque, curé de Brompton. Mgr l'archevêque Bruchési était au trône, ayant à ses côtés Mgr Routhier, d'Ottawa, et M. l'abbé Bourassa, le nouveau curé de Saint-Louis-de-France. Avant de présider à l'absoute, Mgr Bruchési a fait l'oraison funèbre du cher défunt.

Sherbrooke, Avril 1904.



LE GRAND-VICAIRE McAULEY

1833 — 1904

A peine Mgr l'évêque de Sherbrooke revenait-il des funérailles de son frère à Montréal, M. le curé Charles LaRocque, qu'on lui apprenait la mort un peu attendue peut-être — mais quand donc la mort n'est-elle pas soudaine ? — de l'un de ses plus vieux prêtres, le deuxième sur la liste du diocèse, l'ancien curé de Coaticook, M. le grand-vicaire McAuley.

Malade depuis déjà plusieurs mois, le « Père McAuley », comme nous disions toujours, demeurait partie à Saint-Hyacinthe, partie à Coaticook. Il voyageait d'une ville à l'autre et, ces derniers temps surtout, n'avait l'air fixé nulle part. Ses forces l'abandonnaient. La vie lui était peut-être une charge ? A qui

ne l'est-elle pas ? On aurait dit vraiment qu'il avait hâte — mais sans s'en rendre compte — de partir pour le grand voyage.

Il est mort dans cette ville de Coaticook, dont il ne se sentait pas la force de se séparer, chez son frère, muni des derniers sacrements de l'Eglise que venait de lui administrer son deuxième successeur à la cure de Coaticook, M. l'abbé Séguin. Ses funérailles ont été solennelles. L'affluence du clergé et des fidèles était imposante. Le mardi, 26 avril, Mgr LaRocque chantait son service. Sa Grandeur prononçait elle-même l'éloge funèbre en anglais, et M. le supérieur Lefebvre, du séminaire de Sherbrooke, parlait en français. Puis, les restes mortels du regretté curé ont été conduits au cimetière de la paroisse, où ils reposent désormais, en attendant le grand jour de la résurrection. Au livre de l'histoire de Coaticook et des Cantons de l'Est une page, et non la moins belle sans doute, a ainsi fini de s'écrire.

L'abbé Michel McAuley était né le 29 septembre 1833, à Donaghmayne, dans l'Ulster, en Irlande. Tout le monde connaît l'histoire de ces émigrés irlandais que le typhus ravagea à leur arrivée au Canada, au milieu du siècle dernier. Comme tant d'autres, le jeune McAuley se trouva exilé et orphelin vers l'âge de douze ans. Le séminaire de Saint-Hyacinthe le recueillit. C'est le bon M. Dufresne qui l'alla chercher. On m'a raconté que le digne prêtre avait souvent affirmé qu'il n'avait pas choisi

une *perle* au point de vue physique. Parmi les *orphelins*, il aurait pris le plus *laid* ! Pourtant l'abbé McAuley, aux jours de sa force d'action, était un bel homme, si j'en juge par un pòrtrait que j'ai vu maintes fois à Coaticook. Et, vieillard, sa figure s'animait d'un sourire qui la rendait vraiment aimable. Mais enfin, en admettant qu'il ne fut pas un Apollon, quel cœur il avait !

Il fut donc élevé au séminaire de Saint-Hyacinthe. Entre ses heures d'étude et de classe, il rendait à la maison quelques services matériels. Ce qui n'empêchait pas l'œuvre de sa formation intellectuelle et morale de se développer. A l'école des Raymond et des Desaulniers l'on sait assez que le beau séminaire de Saint-Hyacinthe, tout en se formant pour l'avenir un personnel qui est resté l'un des plus distingués de notre province, a su donner à l'Eglise et à la patrie des prêtres et des citoyens qui sont à la hauteur de la tâche. C'est l'une des gloires de M. le grand-vicaire McAuley, il me semble, d'avoir su nouer sur les bancs du collège plusieurs amitiés qui l'ont constamment honoré et lui sont restées fidèles. Parmi les défunts, je note MM. St Georges, Brown et Blanchard : parmi les vivants, Mgr Cameron, MM. O'Donnell, Ouellette, Dumesnil et Chartier.

En 1859, le 21 août, après une cléricature que plus d'un voyage aggrémenta, puisqu'il fut professeur à Sherbrooke et à Charlottetown,

l'abbé McAuley devenait prêtre. Nommé d'abord vicaire à Saint-Pie, il devient curé en 1860 à Granby. On le trouve missionnaire à Stanstead en 1868, puis curé à Coaticook en 1883. Il devait se retirer du saint ministère en 1902. Dès 1874, il avait été nommé conseiller diocésain et, en 1882, assesseur de l'officialité. En 1893, le jour de son sacre, Mgr LaRocque l'avait élevé à la dignité de grand-vicaire.

Je me trouvais, un jour de Saint Jean-Baptiste, à accompagner M. le grand-vicaire McAuley, lorsque, l'après-midi, il se rendit à la réunion populaire du *petit bois*, où les patriotes de Coaticook devaient chanter les *gloires du passé* et les *espérances de l'avenir*. Il est peu d'hommes publics qui ne redoutent ce sujet rebattu, et cependant périodiquement à l'ordre du jour, qui s'appelle un discours de Saint Jean-Baptiste. M. McAuley s'en tira de la facon la plus originale et la plus naturelle. « Mes chers amis, dit-il, quand je suis arrivé au Canada, j'étais irlandais... » Un tonnerre d'applaudissements l'empêcha de poursuivre pendant plusieurs minutes. Ces paroles, en effet, en disaient long à ceux qui le connaissaient bien.

Certes, M. le grand-vicaire McAuley n'avait pas laissé d'aimer la patrie de son enfance, cette terre de la Verte Erin, à laquelle de longs siècles de souffrances ont mis, là-bas, dans la brume, je ne sais quelle poétique auréole. Mais

aussi il aimait sa patrie d'adoption, le Canada, et j'ose dire le Canada français surtout. Il n'avait pas puisé pour rien le sel de la science dans l'un de nos vieux séminaires. Il resta fidèle à son Alma-Mater toujours, il devint même l'un de ses bienfaiteurs. Il resta fidèle aussi aux fils de la race qui l'avait accueilli et qui l'avait *élevé*, dans le noble sens du mot. Dans nos Cantons de l'Est, il fit beaucoup de bien. Je tairai ses largesses, mais ses œuvres sont connues. Stanstead, Coaticook et Sherbrooke lui garderont, comme Saint-Hyacinthe, un impérissable souvenir.

On lui a rendu, sur les bords de sa tombe, en présence de son évêque, ce superbe témoignage « qu'ayant appris à Saint-Pie, du curé Crevier, à ne *pas avoir peur de Dieu*, il a compris de bonne heure, pour ne les oublier jamais, la sublimité et les obligations du sacerdoce, et que, dans l'accomplissement de ses hautes fonctions, comme missionnaire et comme curé, il a été un homme de cœur et un homme de bon sens pratique». On a dit là également que M. le grand-vicaire McAuley «fut assurément l'un des hommes d'esprit les mieux goûtés et les plus appréciés de sa génération ». Toujours, en effet, il avait le mot juste, la repartie spirituelle et l'esprit fin... extraordinairement fin, le *wit* irlandais.

Je me persuade assez volontiers qu'une notice biographique du grand-vicaire McAuley serait par trop incomplète si on ne tentait de

rendre un tout spécial hommage à cet esprit fin et primesautier, qui le distingua entre tant d'autres et fut peut-être, chez lui, le secret de l'étonnante popularité dont il jouit cinquante années durant. Cette popularité, il s'en servait admirablement pour faire le bien. Certes je comprends que ce moyen d'action sur les masses populaires n'est pas à la portée de tous, et vouloir l'imiter serait probablement dangereux puisqu'aussi bien « l'esprit qu'on veut avoir gâte souvent celui qu'on a ». Le Père McAuley ne cherchait pas les mots d'esprit et les réparties fines. Ils jaillissaient d'eux-mêmes, comme l'eau d'une source toujours fraîche et pure. C'est si vrai, qu'il ne fallait pas le provoquer directement à quelque bonne *histoire*. L'*histoire* était toujours plus piquante quand elle venait d'elle-même et qu'il commençait : « Cela me rappelle »...

Quelqu'un, certain jour, chantait devant lui les louanges d'un premier ministre, qui fut très estimé pour ses *libéralités*... « Ça me fait penser, interrompt le Père McAuley, à ces deux messieurs qui revenaient bredouille d'une excursion de chasse. Comme il leur en coûtait de réintégrer le logis sans apporter de gibier, ils avisent au bord d'un ruisseau un jeune campagnard qui paraissait garder une bande de canards : « Eh ! l'ami, combien pour un coup de fusil » ? L'autre, un madré, de répondre : « Deux piastres ». Paf ! Paf ! et voilà

cinq canards sur le dos. « Apporte-les, mon jeune ami. Sais-tu que ce n'est pas cher pour si joli coup. Cela ne te paye guère » ? Oh ! ça m'est égal, reprend le petit, les canards ne sont pas à moi ». On comprend la morale de l'histoire. Le ministre, dont il était question, avait beau jeu d'être libéral à même le trésor du pays !

Une autre, et une bonne, qu'il aimait à conter, paraît-il, au sénateur Cochrane, de Compton, son ami : « Un monsieur, exposait-il, avait par accident donné de la tête sur la pierre anguleuse d'un pavé. La tête s'était fendue et un peu de la cervelle était sorti. On le raccommode, on le panse, et l'on s'aperçoit qu'on a oublié de faire réintégrer la cervelle perdue. « Quel dommage » ! lui dit-on. « Ça ne fait rien, reprend le monsieur, je n'en ai pas besoin, je suis *sénateur* » !

Parlant de certain prêtre dont on plaisantait les hautes aspirations, il disait lui avoir entendu répéter : « C'est curieux quand j'étais jeune, on choisissait les vieux pour l'épiscopat ; et maintenant que je vieillis, ce sont les jeunes qui passent ».

« Un curé, racontait-il encore, pendant que son vicaire chantait la grand'messe, se promenait devant l'église et gourmandait les retardataires. Arrive un habitant: « Mais, mon ami, fait le curé, ils sont rendus à l'épître ? « Tiens, riposte Jean-Baptiste, il va bien vot'vicaire ».

Un jour à Coaticook, par malentendu, un

grand service venait d'être chanté sans *musique*, alors que l'intéressé avait commandé et payé pour une première classe avec accompagnement d'orgue. Tempête au presbytère. L'individu se plaint, demande une remise : « Tu sais, mon ami, explique le bon curé en souriant, c'est un regrettable malentendu. Mais tu peux te consoler, ta femme est au ciel et c'est là qu'elle va en avoir de la belle musique ». Et l'autre s'avoua vaincu.

Je pourrais citer encore nombre de ces traits. Mais qui pourrait leur donner, dans une page trop froide, l'allure, la vie et le piquant que le cher Père McAuley savait leur communiquer. Je le répète, sa bonne humeur proverbiale et ses fines reparties aidèrent puissamment feu le grand-vicaire McAuley à multiplier autour de lui, grâce à son ascendant sur les masses, les œuvres et les succès. A ce titre, il m'a paru qu'il ne serait pas inconvenant de noter ici quelques traits de sa verve inépuisable.

C'est ainsi que devant certaines tombes, on ne saurait ne pas mêler les sourires avec les pleurs. Et il me semble très vrai d'ajouter que les uns ne nuisent pas aux autres. En pensant combien fut aimable et plaisant celui que l'on regrette, on est amené tout naturellement à le regretter davantage.

Sherbrooke, Mai 1904.



Laprès & Lavergne, photographes.
360. Rue St. Denis, Montréal.

LE CURÉ PROULX

1846 — 1904

Monsieur le curé Proulx fut un patriote intelligent. Il a été mêlé à trop d'événements importants et les circonstances l'ont amené à se prononcer sur des questions trop vives pour que son action n'ait pas été différemment appréciée ; mais je tiens à dire tout d'abord, ce que je crois très vrai, que M. le curé Jean-Baptiste Proulx fut un patriote dans le vrai sens du mot. On peut discuter certains actes de sa vie étonnamment active ; on ne saurait, il me semble, ne pas rendre hommage à la vigueur de son intelligence, à la sincérité de sa foi et à l'ardeur de son patriotisme.

L'abbé Jean-Baptiste Proulx était né à Sainte

Anne-de-Bellevue, le 7 janvier 1846. Il fit ses études à Sainte-Thérèse. Après une année passée à Saint-Dunstan, dans l'Ile du Prince-Edouard, il revenait à son Alma-Mater, où il étudia la théologie, tout en enseignant. Prêtre le 25 juillet 1869, il devint successivement professeur de rhétorique à Sainte-Thérèse, missionnaire au Manitoba, chapelain des Sœurs de Sainte-Croix à Saint-Laurent, professeur de lettres à Sainte-Thérèse (8 ans), chapelain de la prison des femmes, curé de l'Ile Bizard, curé de Saint-Lin, vice-recteur de Laval à Montréal (6 ans), chanoine honoraire de Montréal et un homme, au demeurant, fort mêlé aux plus graves questions religieuses et politiques intéressant notre race. Il est mort à Ottawa, le 1er mars 1904.

On peut dire à coup sûr que M. Proulx ne s'est jamais désinteressé de l'enseignement et de l'éducation. Professeur au séminaire de son enfance, chapelain, curé, ou vice-recteur, toujours les choses de la formation de la jeunesse ont eu une large part de ses soucis.

Ses anciens élèves de la maison térésienne n'ont pas oublié la solidité et la variété de ses connaissances, l'ordre et l'éclat de ses leçons. Il fut de la pléiade des Nantel, des Rouleau, des Lonergean et des DeRepentigny, dont on parle encore dans la génération des hommes de quarante à cinquante ans.

Comme curé il a organisé, construit et bâti. L'on sait assez que nos curés d'Amérique

doivent être des bâtisseurs d'églises et d'écoles !... Si je l'osais, j'insinuerais même que cela va bien loin parfois, mais on serait en droit de récuser ma compétence.

C'est à l'Université sans doute que M. Proulx fut particulièrement en vue. C'est là qu'il a surtout usé sa vie. *L'affaire de Laval* a été une grosse affaire pour nous Canadiens-français. Je me souviens qu'ayant l'honneur d'être admis un jour, par la bienveillance de Mgr Racine, de Sherbrooke, en audience auprès du Souverain Pontife Léon XIII, de pieuse mémoire, j'entendis le Pape dire à M. Proulx : « Ah ! Montréal et Québec, on en parle à Rome depuis longtemps ; mais nous vous donnerons la paix » ! Et la paix en effet est venue. Le vice-recteur Proulx n'y a pas été étranger.

Il faut toutefois rappeler qu'il fut l'homme des époques troublées, celui qui fit la besogne difficile, la transition. L'*union* de Victoria avec Laval à Montréal fut un jeu de patience, où plusieurs se seraient usés. Elle a abouti avec la mise en acte du décret *Jam dudum*. L'établissement de la corporation des Administrateurs et des Gouverneurs de l'Université Laval à Montréal, la rédaction des *Bills* pour les lois particulières des facultés de Droit, de Médecine vétérinaire, du Polytechnique, et enfin la construction des magnifiques locaux qu'occupe aujourd'hui le Laval montréalais sur la rue Saint-Denis, voilà plus qu'il n'en faut pour rendre une administration inoubliable.

Pour juger certaines œuvres — les grandes — il est nécessaire de s'éloigner un peu d'elles, afin d'en avoir la perspective au juste point ; de même pour juger certains hommes — et ce ne sont point les petits ! — il faut le recul de l'histoire. Et l'histoire remet parfois en belle posture certains oubliés. D'ailleurs M. le vice-recteur Proulx n'est pas de ceux qu'on pourrait oublier longtemps. Jour par jour, il a tenu le registre des actes de sa vie. Dans cent ans comme aujourd'hui, on saura ce qu'il a voulu, et, si sans doute on n'approuve pas tous ses actes, on dira sûrement qu'il fut actif et tenace, expéditif et habile, sincère et dévoué ! S'il a faibli parfois, c'est que la pression d'intérêts divers l'enserrait de toutes parts et ne lui laissait guère d'issue.

L'œuvre littéraire de M. Proulx est considérable. Il avait une façon d'écrire fort originale, qui malheureusement n'était pas sans défaut. On a beau chasser le naturel, il revient au galop, a-t-on écrit ! Or le naturel dans le style de M. Proulx ne va pas sans quelques mélanges d'ordre trop intime et même un peu trivial. Des fantaisies rimées, par exemple, sont tombées de sa plume qui vraiment eussent mieux fait de tomber dans la mer, près de Gibraltar ! Mais ceci étant admis, il faut convenir aussi que l'abondance des pensées et l'aisance de l'expression donnaient à son style une vie et un charme que plus d'un écrivain en vue serait en droit d'envier.

A part les dix volumes de documents et de

lettres qu'il a publiés sur Laval, on a de lui : *Un voyage au lac Abitibi, Un voyage à la Baie d'Hudson, Cinq mois en Europe, Quinze cents milles en canot d'écorce*, des *Mélanges littéraires*, des drames dont le mieux réussi est *Edouard le Confesseur*, et plusieurs autres volumes.

C'était un causeur intarissable et merveilleusement intéressant. La *Revue Canadienne* a publié plus d'une page signée Jean-Baptiste Proulx. Dès 1869 — l'année de son ordination — il donnait une courte étude sur *Les fleurs de la Poésie Canadienne* qui est à lire (page 527). Plus tard, en 1884 (p. 321) il écrivait pour la Revue son *Voyage à la Baie d'Hudson* en compagnie du vénérable Mgr Lorrain, de Pembrooke. Enfin, j'ai trouvé aussi de lui, en 1887 (pages 132 et 232), des explications et renseignements au sujet du *Dictionnaire Généalogique* de Mgr Tanguay, qui sont fort bien donnés, avec cette note plaisante qu'il affectionnait.

M. Proulx est mort assez tristement. Comme me l'écrivait l'un de ses meilleurs amis : « Il a connu toutes les amertumes de l'épreuve, il a bu à la coupe de l'humiliation dans sa dernière maladie et dans la vue de ce qui devait arriver après sa mort ». C'est un fait acquis que ses affaires financières on été après sa mort difficiles à règler. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de pénibles explications. Mes notes n'ont pas la prétention de donner une biographie complète. Il suffira, pour conclure, de dire que ce prêtre distingué, qui se dépensa

au service des œuvres d'enseignement et d'éducation, est mort plus pauvre que Job, avec des dettes. C'est regrettable assurément, mais cela prouve en même temps qu'on ne fait pas toujours fortune à travailler pour la grande œuvre de l'éducation et à se dépenser pour les œuvres du bien public.

Sherbrooke, Avril 1905.





LE CHANOINE OUELLETTE

1830 — 1904

Monsieur le chanoine Ouellette était né le 26 décembre 1830, à Sandwich, Ontario. Ses parents étaient pauvres. Il fréquenta d'abord une école anglaise et protestan-

te. Il n'arriva au collège de Saint-Hyacinthe qu'à l'age de 17 ans, en 1847. Quatre ans plus tard, il était déjà élève de M. Désaulniers, en philosophie. Son évêque, Mgr de Charbonnel, l'envoya étudier la théologie chez les MM. de Saint-Sulpice, à Paris. MM. Colin et Roussel étaient de son temps. Ordonné prêtre le 20 décembre 1856, il revint à Toronto, exerça le ministère à l'église de Sainte-Marie, puis à la cathédrale. Mais bientôt, ses aptitudes et ses goûts le poussaient à entrer dans la carrière de l'enseignement. En 1859, il revenait à Saint-Hyacinthe. Il y devait vivre quarante-cinq ans, presque un demi-siècle ! Il enseigna tour à tour les lettres, la philosophie, la théologie et l'Ecriture Sainte. Il fut préfet des études, directeur puis supérieur. En 1877, il recevait des lettres de chanoine de feu Mgr Moreau. En 1883, il fondait la communauté des Sœurs de Sainte-Marthe, pour le soin intérieur et matériel du séminaire. Il est mort soudainement, sur la brèche et les armes à la main, dans la nuit du 3 au 4 octobre 1904.

Dans une notice nécrologique, datée du séminaire de Saint-Hyacinthe et écrite le jour même de ses funérailles, je trouve cette appréciation de l'œuvre littéraire du bon Père Ouellette : « M. Ouellette ne laisse aucun écrit considérable, si ce n'est un cours d'enseignement religieux à l'usage des élèves ; les travaux multiples de chaque jour ne lui ont pas accordé de loisir de faire des livres. A l'occa-

sion, il était prêt à tourner fort habilement une adresse ou à composer un dialogue. Ses entretiens de fin de l'année à propos de l'Encyclique *Immortale Dei opus*, ses correspondances aux journaux le *Courrier* et la *Minerve*, pendant ses voyages en Europe, ont été lus et écoutés avec intérêt. C'était le genre de compositions qu'il réussissait le mieux. Les nombreuses réminiscences classiques, le tour mordant, les reparties justes, surtout l'ironie fine et moqueuse, tous ces agréments de la conversation qui amusent et font rire l'esprit donnaient beaucoup de saveur à son style. Les dernières pages que nous avons de lui ont été publiées dans le dernier annuaire de la maison. Elles sont nées moins de sa tête que de son cœur : la note attendrie, dont il n'était pas coutumier, s'y trouve. C'est un hommage affectueux, rendu à la mémoire d'un de ses meilleurs amis, M. le grand-vicaire McAuley ».

Et tout de suite, ma pensée se reporte vers Rome, l'année du jubilé épiscopal du regretté Léon XIII. M. le chanoine Ouellette était alors dans la ville éternelle, précisément avec son ami le grand-vicaire McAuley.

Comme nous étions intéressés, nous autres, les étudiants du temps, en écoutant les conversations si nourries du savant supérieur que les saillies du spirituel grand-vicaire soulignaient au bon endroit. Ah ! ces hommes de l'autre génération, pourquoi faut-il qu'ils partent si tôt ? Ils vieillissaient tous les deux.

Un jour que le Père Ouellette proposait à son ami *Michel* d'aller visiter les ruines du *forum*, M. McAuley lui disait devant nous : « Tu sais, nous pourrions bien rester ici, tu me regarderais, je te regarderais, et tous les deux nous verrions des *ruines* »... Cet excellent M. Ouellette avait pu vieillir, mais il n'était pas en ruines, oh ! non, pas plus que M. le grand-vicaire du reste. Il a même mieux que son ami conservé jusqu'à la fin sa verdeur et sa souplesse.

Sa condescendance pour les jeunes confrères était fort encourageante. Lui qui, dès sa jeunesse sacerdotale à Toronto, avait été l'ami de Sir Georges-Etienne Cartier, il savait que la confiance qu'on témoigne à des frères plus jeunes les stimule au bien. Ayant longtemps vécu et le plus souvent en relations constantes avec des évêques et des hommes d'Etat, il connaissait magnifiquement les hommes et son cœur d'apôtre le guidait partout où il y avait du bien à faire. Qui dira ce que la conversation d'un prêtre de cette valeur pouvait accomplir de prodigieux dans l'âme hésitante de certains catholiques mal éclairés ?

Ce serait téméraire de ma part de vouloir analyser l'œuvre de ce grand et généreux éducateur. D'abord je n'ai pas suffisamment subi le charme de son commerce direct pour pouvoir en parler avec abondance ; et d'ailleurs, d'autres plumes, plus autorisées que la mienne de toutes manières, j'en ai la confiance,

nous donneront avant longtemps une étude complète sur la vie et l'œuvre du regretté chanoine. Mais vraiment, je suis bien aise d'apporter mon modeste hommage sur la tombe de ce vénérable frère qui l'un des premiers, et fort généreusement, a voulu encourager ma plume à travailler, comme il disait, « pour l'apostolat de la presse ».

M. le chanoine Ouellette était un homme d'étude et un homme d'esprit ; il était aussi un homme de cœur et d'affection. Il eut toujours des prévenances pour ces jeunes gens de langue anglaise qui — comme lui jadis — arrivaient déjà assez vieux au collège. Ces jeunes messieurs devenus des hommes lui en conservent, raconte-t-on, un touchant souvenir. Je ne sais plus quel industriel de Kingston écrivait, au lendemain de la mort du vénéré supérieur, que le Père Ouellette lui avait été si bon que, bien qu'il n'eût passé qu'un an, vers 1873, au séminaire, il gardait la souvenance de ses bontés pour toujours. Ce sont là des attachements qui prouvent mieux que tous les discours la noblesse d'âme et de cœur de ceux qui les méritent.

M. le chanoine Ouellette fut un collaborateur de la première heure à la REVUE CANADIENNE. Dès 1864, nous trouvons de lui une Etude sur Mgr Hughes, qui est fort attachante (p. 233). En 1865, il donnait un travail absolument supérieur sur le rôle et l'œuvre du cardinal Wiseman, *L'homme*

de la Providence pour l'Angleterre. Enfin, en 1867 et en 1868, sa plume, très sûre d'elle-même, entretenait les lecteurs du temps du *Ritualisme en Angleterre.* Les sujets mêmes de ces différents écrits trahissent la préoccupation qui fut constante chez le regretté supérieur de Saint-Hyacinthe et dont son œuvre personnelle au séminaire portera le cachet pour toujours : « Rapprocher par la foi les fils de la race anglaise de ceux de la race française ». Pour un prêtre canadien, cette disposition d'âme est la marque d'un patriotisme intelligent.

Sherbrooke, Avril 1905.



LAPRÈS & LAVERGNE, PHOTOGRAPHES,
360, RUE ST DENIS MONTRÉAL.

LE CURÉ BOURASSA

1860 — 1904

DISPARU de la scène du monde (20 novembre 1904) à un âge où beaucoup commencent seulement à donner leur mesure, M. l'abbé Bourassa occupait déjà un rang élevé dans l'attention de ses contemporains. C'est que la nature avait été prodigue à son endroit et que la Providence l'avait traité un peu comme un enfant gâté.

Au lendemain de sa mort, l'un de ses vicaires, M. l'abbé Melançon, écrivait la notice nécrologique de son curé pour la *Semaine religieuse* de Montréal. Je puiserai sans scrupule dans le trésor de jolies choses que nous a racontées le sympathique abbé, et cela d'autant plus à l'aise que j'ai vu, moi aussi, M. Bourassa à l'œuvre.

L'abbé Bourassa était né au manoir de Montebello, le 15 juin 1860. Son enfance se passa à Montréal, où il fit ses études préparatoires à l'Ecole du Plateau, ses humanités et sa théologie chez les MM. de Saint-Sulpice. Entretemps, il avait fait une année de philosophie à l'Université Laval (de Québec), et, avant d'entrer au Grand-Séminaire, il pensa se faire Jésuite.

Le 10 août 1884, le regretté Mgr Fabre lui conférait la prêtrise dans l'église de Notre-Dame-de-Lourdes, rue Sainte-Catherine à Montréal.

Ai-je dit qu'il était né sous une belle étoile ? Ses études avaient été brillantes. Le fils de l'artiste Napoléon Bourassa et d'Azelie Papineau — la fille du grand Papineau — avait noblement établi que « bon sang ne peut mentir ». D'ailleurs l'argent ne lui manquait pas plus que les beaux talents. Ordonné prêtre dans l'église que son père avait décorée, ce lévite, fils d'artiste et de patriote, partait bientôt pour Rome. Il y vécut trois ans et y prit des grandes.

A son retour, il fut d'abord secrétaire de l'Université Laval à Montréal, vicaire à Saint-Joseph de Montréal assistant de feu M. Verreau à l'Ecole Normale, puis de nouveau et pour huit ans sécretaire de Laval et enfin, le printemps dernier. il devenait curé de Saint-Louis de France. J'oubliais de dire qu'au sortir de l'Ecole Normale et avant de

devenir secrétaire de Laval, il passait un an à Paris, à l'étude des lettres françaises.

Curé de Saint-Louis-de-France, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université Laval, membre de la Société Royale, docteur en droit canonique, docteur ès lettres, membre de plusieurs sociétés savantes, en lieu par conséquent d'exercer un grand prestige et de faire beaucoup de bien, à 44 ans seulement, il a dû partir.

Un accident ridicule semble avoir déterminé la cause de sa mort. Ce brillant érudit, qui connaissait tant de choses, ignorait apparemment l'art plutôt prosaïque de monter dans une échelle. Il voulut en escalader une pour aller visiter le buffet de son orgue, il trébucha, fit une chute de douze pieds, se blessa, se soigna avec peut-être trop d'indépendance vis-à-vis de ces Messieurs de la faculté et se vit tout à coup frappé d'une angine de poitrine et mourant. Pauvres humains que nous sommes !

Il eut l'heur de mourir dans tout l'éclat de sa jeunesse virile et de sa gloire de jeune curé de la paroisse aristocratique de Saint-Louis-de-France. Ses funérailles furent imposantes. Les journaux les plus lus et les revues les mieux faites chantèrent ses louanges. C'était justice.

M. l'abbé Melançon a heureusement fait ressortir les qualités d'esprit et de cœur de ce prêtre à l'apparence un peu hautaine, par-

ce que réservée, mais à l'âme si sympathique à tout ce que vibre pour l'autel et le patrie. Sa tournure d'esprit le portait à l'indépendance et je crois qu'il eut besoin d'une grande vigueur de foi pour résister à certains entraînements vers la largeur de vue et la conciliation quand même. Ses relations sociales le mettaient en rapport avec le meilleur monde et sa charité, lors de son vicariat à la rue Richmond ou dans sa position de secrétaire d'Université, lui fit connaître bien des misères et panser bien des blessures morales.

On a dit que les étudiants le craignaient un peu et que sa froideur apparente en éloignait quelques-uns ? C'est fort possible. Mais je demeure convaincu que ceux qui l'ont vu de près et connu dans l'intimité n'ont plus jamais oublié la grande bonté d'âme de cet abbé élégant, qui rappelait, par certains côtés, les prêtres gentilshommes d'autrefois.

Sa plume était sans conteste l'une des mieux taillées que nous ayons eues. Son beau livre *Conférences et Discours* restera en bonne place parmi nos meilleures œuvres littéraires. Il avait l'adresse de dire avec un tact exquis des vérités dures à entendre mais nécessaires au bien de ses auditeurs. Or, si c'est le premier des mérites d'être franc, c'est le premier des arts de parler franc sans brusquer. La REVUE CANADIENNE a bénéficié parfois de la collaboration de ce lettré délicat. Il ne faisait du reste que suivre l'exemple de son

père, M. Napoléon Bourassa, l'un des collaborateurs de la première heure à la Revue, comme jadis il avait fait dans les cahiers d'honneur des classes de lettres au collège de Montréal.

Entre autres travaux, nous avons de lui une étude sur les *Lettres d'un curé de campagne d'Yves le Querdec* (*Revue Canadienne* vol. 31, page 206), sa belle conférence sur l'*Hôtel de Rambouillet* (*Revue Canadienne* vol. 33, pages 451 et 517), et ses *Conférences et Discours*. « Sans négliger les devoirs de son ministère, écrit Ab der Halden, en parlant de l'auteur de *Conférences et Discours*, l'abbé Bourassa connaît ses obligations à l'égard du public lettré. Si les universités françaises d'outre-mer forment de tels maîtres, nourris de la moëlle des lions, vivant dans le mouvement des idées modernes et capables d'inspirer à la jeunesse un ardent amour de notre langue, nous pourrions, sans être accusé d'utopie, compter sur une merveilleuse moisson que n'aurait pu espérer, dans leurs rêves les plus hardis, les précurseurs de l'âge héroïque ».

Sherbrooke, Avril 1905.



MÈRE CAOUETTE

1833 — 1905

Quand on visite en Italie la ville de Bologne, on fait volontiers station, dans le couvent qu'elle a fondé, devant les restes mortels, conservés mais noircis, de sainte Catherine de Bologne. Elle est là, assise, depuis des centaines d'années, dans une chaise d'honneur. On nous raconte que c'est devant *elle* que se tiennent les *chapitres* des religieuses qui suivent sa règle. Les touristes s'étonnent et les chrétiens s'agenouillent. Pour les Bolognais c'est par excellence la sainte — *la santa* ! — Parfois les enfants ignorent son nom de Catherine, ils la nomment *la santa* tout court. Et c'est un peu beaucoup la même chose à Sienne, pour l'autre sainte Catherine ; comme sans doute aussi à Alexandrie, pour la noble patronne des philosophes chrétiens...

Aurons-nous, nous aussi, au Canada, notre sainte Catherine ? Sans vouloir prévenir les jugements de l'Eglise, nous croyons pouvoir dire, sur la tombe à peine fermée de la fondatrice de nos Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang, Mère Catherine-Aurélie Caouette, qu'il est permis de l'espérer.

L'extraordinaire renom de sainteté que laisse après elle la *Mère Caouette* n'autorise personne sans doute, avant que l'Eglise n'en ait décidé, à lui vouer un culte public ; mais ne permet-il pas de compter qu'un jour, dans la ville de Saint-Hyacinthe, nos arrières-neveux parleront de leur *sainte* à eux, comme aujourd'hui les gens de Sienne ou de Bologne ?

Aurélie Caouette était née et avait été baptisée à Saint-Damase le 11 juillet 1833. Dès ses jeunes années elle vint demeurer à Saint-Hyacinthe. Elle y reçut son éducation chez les Sœurs de la Congrégation, alors établies dans cette ville. « Toujours pieuse et d'une nature d'élite, nous écrit une plume autorisée, Aurélie Caouette prit le premier germe de la dévotion au Sang Précieux de Jésus dans le rôle de sainte Catherine d'Alexandrie (pièce composée pour les élèves par Mgr Raymond) qu'elle rendit d'une manière idéale, tellement qu'on crût la sainte elle-même revenue sur terre »... Mgr Raymond, en tout cas, vit un signe de Dieu dans cet extraordinaire succès et « il cultiva avec un soin jaloux cette âme toute fraîche et neuve ».

Après avoir reçu une première formation religieuse tant à la « Congrégation » qu'à la « Présentation » et à l'Hôtel-Dieu de Montréal, Aurélie Caouette fondait à Saint-Hyacinthe, le 14 septembre 1861, en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, la communauté des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang. L'œuvre — visiblement voulue de Dieu, les faits l'attestent — fut bénie dans son berceau, sous le toit du père de Sœur Caouette, et deux ans plus tard à la Maison Blanche, par feu Mgr Larocque. Mgr Raymond, de pieuse mémoire, entoura aussi la communauté naissante de sa sollicitude avisée. NN. SS. Moreau et Decelles, tour à tour pasteurs de l'Eglise de Saint-Hyacinthe, héritèrent du zèle du prélat fondateur et surent donner à la Mère Catherine-Aurélie une direction très ferme et très sérieuse. Sous de tels auspices l'œuvre de *Mère Caouette* prospéra.

De l'arbre religieux planté par elle à Saint-Hyacinthe, dix rejetons sont nés et vivent, pour l'honneur de la vie contemplative, à Toronto, à Montréal, à Ottawa, aux Trois-Rivières, à Brooklyn, à Portland (Oregon), à Sherbrooke, à Nicolet, à Manchester, à la Havane (Cuba)... Plus de trois cents religieuses, professes de chœur ou professes converses, chantent sur la terre américaine, de Toronto à Portland, de Montréal à Cuba et de Sherbrooke à Ottawa... les gloires triomphales du Sang Précieux du Christ Jésus. L'œuvre a

prospéré et — confirmation suprême — elle a été approuvée par le Saint-Siège en 1895.

La Très Révérende Mère Catherine-Aurélie du Précieux-Sang est morte, pleine de jours et de mérites, à Saint-Hyacinthe, le 6 juillet 1905, quelques heures avant Mgr Decelles et vingt-cinq minutes environ après qu'elle eut reçu la sainte communion. Mgr Bernard a chanté son service le 10 juillet. Mgr Bruchési a présidé à l'absoute. Mgr Duhamel et une cinquantaine de prêtres assistaient aux funérailles.

La coutume ne permettait pas qu'on fit une éloge sur sa tombe. Du reste il n'en était pas besoin. L'Institut des Sœurs Adoratrices est à lui tout seul, pour sa *fondatrice*, le plus éloquent de tous les éloges. « C'était notre *vraie* mère en la vie religieuse » — écrit l'une de ses filles — « puisque c'est elle qui a planté l'arbre de chacun des *nids* où nous sommes nées au Précieux-Sang, à sa gloire et à son triomphe dans les âmes des pécheurs, par les sacrifices de notre règle qui attirent sur eux, nous aimons à l'espérer, les grâces qui les convertissent sous l'action du prêtre ».

Si nous sommes heureux de publier ici un modeste écho du bruit de sainteté qui éclate sur la tombe de *Mère Caouette*, nous ne croyons pas utile de raconter les faits extraordinaires qu'on attribue déjà à son intercession. C'est aux juges ecclésiastiques seuls, nous voulons

dire à l'autorité compétente, qu'il appartiendra, à l'heure voulue de Dieu, d'examiner et de statuer en ces délicates matières.

Nous nous arrêterons plutôt à rappeler l'utilité et l'à-propos des œuvres de vie contemplative semblables à celle des Sœurs Adoratrices du Précieux Sang. Beaucoup, dans le monde, ignorent ou méconnaissent ces grandes et belles œuvres de Dieu. On comprend et on apprécie, au moins dans une certaine mesure, les œuvres de charité et d'éducation. Que des jeunes filles se vouent, dans l'obéissance, dans la pauvreté et dans la chasteté, au très noble apostolat des œuvres dites d'éducation et de charité, on l'admet. C'est si utile ! « Mais ne faire que prier et chanter devant l'autel, à quoi bon » ? dit-on. Que des libres-penseurs opinent ainsi, passe encore ! Ils ne savent pas ce qu'il faut savoir pour comprendre cela. Mais que des catholiques se laissent aller à de semblables aberrations ? Voilà qui est étrange. Et pourtant cela arrive. Que faisait donc Moïse sur la montagne, tandis que Josué combattait dans la plaine ? Et pourquoi Jésus, le divin Maître, se proclame-t-il désormais « *semper vivens ad interpellandum pro nobis* — toujours vivant pour intercéder pour nous » ? Bénies soient-elles, ces servantes de Jésus et ces aimées de Marie, qui, comme leur divin Epoux, se consacrent à être auprès du Précieux Sang « *semper viventes ad interpellandum* — toujours vivants pour intercéder » !

« Vous êtes des co-ministres du saint autel », disait souvent la vénérée *Mère Caouette* à ses filles en Dieu. C'est le mot très juste. La mission du prêtre est sans doute de parler aux hommes au nom de Dieu ; elle consiste aussi à parler à Dieu au nom des hommes, par le sacrifice et par la prière. C'est par le sacrifice d'elles-mêmes et par leurs prières renouvelées sans cesse que les Adoratrices du Précieux Sang, les fidèles disciples de *Mère Caouette*, sont vraiment les co-ministres de l'autel. C'est pourquoi l'œuvre de la regrettée *Mère Catherine-Aurélie* est de celles qui vivront.

Saint-Polycarpe, Juillet 1905.



LE CURÉ GIGNAC

1855 — 1905

Le mercredi 19 juillet, sur le lac Aylmer, près de Garthby, un malheureux accident de chaloupe enlevait à l'affection de sa famille, de sa paroisse et de ses amis le très distingué curé de Sherbrooke, M. l'abbé Joseph-Arthur-Hercule Gignac. Avec lui, quatre compagnons, MM. Hector et Eugène Codère, Wilfrid et Damase Massé, restaient ensevelis sous les eaux profondes (125 pieds) ; tandis que deux jeunes gens, MM Charles et Raoul Codère, échappaient quasi miraculeusement à la mort.

La nouvelle se repandit tout de suite aux quatre coins du pays. Elle eut un douloureux retentissement. Hélas, souvent, à cette saison de l'été, les eaux de notre fleuve, de nos lacs ou de nos rivières font ainsi des victimes. Rare-

ment elles les choisissent plus connues et plus aimées. Nous devons nous incliner devant les mystérieuses volontés de la Providence. Ceux mêmes qui nous paraissent nécessaires et que personne à coup sûr ne peut remplacer complètement partent soudainement, alors que tant d'autres, à peu près inutiles, pourraient si bien partir ! — Dieu seul est le juge et le maître des destinées humaines. Que son saint nom soit béni !

L'abbé Gignac avait cinquante ans, étant né à Deschambault en 1855. Sa vie a été bien remplie. Le premier d'une famille de quinze enfants, il connut dans sa jeunesse la dure loi de la nécessité et dut pourvoir lui-même à assurer son avenir. Il le fit avec courage, il le fit avec succès.

Dieu l'avait admirablement doué. Son âme sensible savait se communiquer. Il vibrait au contact des souffrances humaines. Son grand cœur se répandait avec mesure, mais avec une éloquence naturelle qui en faisait l'un des plus sincères orateurs qui j'aie connus. Aussi bien, l'axiome est ancien, c'est le cœur qui fait les vrais orateurs : *Pectus est quod disertos facit.*

Un jour de notre vie d'étudiant en Italie, l'abbé Gignac, l'ancien curé devenu mon collègue, son frère, le distingué professeur de droit canon à Québec, et moi nous voyagions de Florence à Rome, en chemin de fer. La route était longue et la conversation aurait pu facilement languir. Mon estimé confrère me fit le

récit mouvementé de sa vie assez extraordinaire.

A l'âge de treize ans, grâce à la bienveillance d'un oncle maternel, l'abbé Courteau, missionnaire au Cap-Breton, il avait été envoyé à l'école de M. Bédard, de Lotbinière, maître qui a formé aux rudiments du français et du latin plus d'un prêtre futur. Mais l'abbé Courteau étant mort, le jeune Gignac dut gagner sa vie. Il fut engagé à bord d'un navire marchand qui voyagait sur le Saint-Laurent et les grands lacs. Pendant trois ans, il fut cuisinier, matelot, mousse, que sais-je ? Mais il avait le goût ou mieux la passion de s'instruire. Une *Histoire sainte* lui étant tombée sous la main, puis une *Histoire ancienne* de Drioux, il les apprit par cœur. Plus tard, il travailla sur le *Chemin de fer du Nord*... Un maître d'école, aujourd'hui le curé Plante, de Saint-Fortunat, lui offrit la place de *moniteur* avec la promesse d'aider à son instruction. Certes il accepta !

« Ah ! me disait-il, si vous saviez ce que cela me faisait peine au cœur quand, dans mes voyages de navigateur, je voyais, à Québec ou aux Trois-Rivières, dans le chœur des cathédrales, mes anciens amis de l'école servir à l'autel ou chanter les répons ! Moi aussi, j'aurais tant voulu me préparer à devenir prêtre » ? Et je ne puis rendre ici ce qu'il y avait, sur la route de Rome, d'expression et de vie dans sa figure et dans son regard.

A 19 ans, il entrait à l'Ecole Normale de Québec, sous le principal M. Lagacé, et le vice-principal l'abbé Rouleau, depuis son ami de toujours. Très rapidement, et avec de très grands succès, il fit ses études. A 21 ans, en 1877, il entrait au séminaire de Sherbrooke, comme séminariste-professeur. Sans doute cette position offre moins d'avantage pour l'étude que celle de séminariste à Montréal ou à Québec. Personne n'en disconviendra. Mais la grâce de Dieu supplé parfois aux lacunes que les circonstances providentielles imposent. Notre pays est peuplée de prêtres — voire même d'évêques — qui, pour quelques-uns, ont dû étudier en enseignant ! En faisant la volonté de leurs supérieurs ils ont été bénis. L'abbé Gignac fut de ceux-là.

Quand plus tard, après dix ans de stage comme curé, il vint à Rome avec nous en 1892, il prouva aux bacheliers et aux licenciés, ses collègues, que le talent donné par le Bon Dieu et le travail opiniâtre peuvent faire des merveilles ! L'un des seuls de sa promotion, en 1894, il conserva toutes les *boules blanches* à son examen de doctorat en droit canonique. Au *studio* de la Congrégation du Concile, il discutait avec une supériorité marquée, et, en classe, à l'Apollinaire, il contribua mieux que personne à attirer l'attention des professeurs sur les Canadiens. Je suis particulièrement heureux de rendre à sa mémoire cet hommage mérité.

Avant de venir à Rome il avait été curé à Stoke (1883), puis à Garthby (1888). A son retour (1895), il fut nommé curé de la cathédrale de Sherbrooke. En novembre 1904, à son départ pour l'Europe avec Mgr le grand-vicaire Chalifoux, Mgr LaRocque nomma M. le curé Gignac administrateur du diocèse.

D'ailleurs, outre sa position de curé, il occupait plus d'une charge déjà dans l'Administration du diocèse ; car il jouissait de la confiance de son évêque à un haut degré. Il était défenseur du lieu. Ceux qui ont eu à soutenir quelques causes devant le tribunal de Sherbrooke savent combien il était difficile d'obtenir de lui un *satisfacit* quelconque. Comme tous les hommes fermes et droits, il tenait à ses idées ; et une fois qu'il avait vu la vérité quelque part, ce n'était pas commode de l'amener à d'autres vues.

Comme curé il était, il me semble, plutôt sévère ; ce qui d'ailleurs était dans son tempérament et ce à quoi sa sévérité envers lui-même lui donnait droit. Ses paroissiens l'estimaient et le respectaient profondément. Les protestants ont rendu à sa mémoire d'admirables témoignages.

Ce savant — car il l'était — qui s'était fait lui-même, fut avant tout un homme de règle et de sacrifice. Devant ce sera sa gloire. Devant les hommes la marque de son souvenir sera peut-être surtout son éloquence si naturelle, si sincère et si vraie. Il aimait l'art

du maniement de la parole. Il tenait cela de la nature et aussi sans doute de son professeur M. Lagacé. Il étudia spécialement à Paris sous le célèbre professeur d'élocution M. Damien. Pour ses sermons, qu'il écrivait avec un soin minutieux, il se préparait dans le secret du cabinet à un débit raisonné et artistique. Mais, une fois en chaire, ça n'y paraissait plus, tant il savait rester naturel quoique un peu compassé. Je suis sûr que les citoyens de Sherbrooke n'oublieront pas de longtemps la parole si vivante et si imagée du regretté curé Gignac.

Et il est mort soudainement, j'allais dire stupidement, dans un vulgaire accident de chaloupe à voile, chavirée par un coup de vent ! Lui, ce navigateur expérimenté, lui, cet homme prudent en toutes choses à l'excès ! Pauvres faibles humains que nous sommes ! Ah ! que les coups de la Providence sont parfois stupéfiants.

Je n'ai pas dit, par discrétion, que le curé Gignac fut la providence de sa famille, qu'il fit beaucoup pour son frère, le distingué professeur de Québec, pour ses sœurs, les deux religieuses, pour son vieux père et sa vieille mère. Ce sont là choses qu'il faut taire ou, quand on les connaît, se contenter d'admirer.

Mais je ne terminerai pas ce modeste hommage à sa mémoire, sans offrir à son cher

frère, l'abbé Gignac, l'auteur bien connu du *Compendium* de droit canon à l'usage du clergé canadien, le sincère témoignage de ma profonde symphatie. « Votre frère, mon cher ami, fut pour nous tous un modèle de vie sacerdotale tout ensemble pieuse et active. Son grand geste de la fin tragique de sa vie, alors que sur les flots agités du lac Aylmer il absolvait ses compagnons de naufrage, est pour tous ceux qui l'ont aimé la plus précieuse des consolations. Pour un prêtre c'est si noblement mourir que de mourir en absolvant ! Hélas, le lac perfide continue de garder ses victimes ; et, au jour des funérailles, comme l'a si éloquemment souligné Mgr l'archevêque de Montréal, son catafalque était vide ! Mais au jour des solennelles rétributions, au tribunal de Dieu, sa vivante et expressive figure — c'est notre confiance — n'en brillera pas moins de tout le reflet de sa belle âme de prêtre ».

Saint-Polycarpe, Août 1905



L'ABBÉ LECLAIR P. S. S.

1837 — 1906

L'UN de nos anciens supérieurs, au Collège Canadien de Rome, le cher M. Leclair, vient de descendre dans la tombe, et, à l'heure où nous écrivons ces lignes, on l'enfouit, cette tombe, là-bas, dans la chapelle sépulcrale que forme la crypte du grand-séminaire de la montagne, à côté de celles de M. Roussel, de M. Delavigne... Bien des générations de séminaristes iront prier devant les modestes croix de ces tertres funèbres, qui ne connaîtront pas, comme nous, ce que furent ces vénérés prêtres de Saint Sulpice, que je viens de nommer. Mais ils en connaîtront d'autres. Car s'il est une place au monde où les coutumes et les traditions de piété et de vertu vivent, c'est bien à Saint-Sulpice.

M. Louis-William Leclair était né à Lan-

caster, Ont., le 21 octobre 1837. A onze ans, il entrait au Collège de Montréal, et, dès le jour de sa première communion, commencait cette vie douce et tranquille, sans heurt et sans secousse, qui fut la sienne. Ses études terminées, il alla à Rome et y fut ordonné prêtre, le 21 décembre 1861, par feu le cardinal Morlet. Revenu à Montréal, il fut successivement vicaire à Sainte-Anne, vicaire à Saint-Patrice, chargé de la direction de l'orphelinat, curé à Oka.

En 1885, il fut envoyé à Rome et s'occupa de l'établissement et de la construction du Collège Canadien. En 1888, le nouveau collège — *il palazzo canadese !* — ouvrit ses portes aux étudiants. M. Palin d'Abonville vint prendre la direction de la maison ; M. Leclair fut assistant-supérieur, tandis que la procure et l'économât furent confiés aux mains de M. Vacher...

M. Leclair était modeste et il était bon. D'autres plus que lui ont pu briller par les qualités de l'esprit, dont pourtant il était bien loin d'être dépourvu, son sens des affaires et sa prudence dans la direction des hommes et des choses l'ont bien établi ; mais personne plus que lui n'a connu le secret d'édifier et d'encourager ses administrés et ses dirigés, par une phrase brève, par un mot, par un geste et par un sourire. Il etait modeste, mais savait rester digne. Il était bon, mais ne négligeait pas non plus d'être ferme. Dans les détails, il avait surtout la main large parce que sans doute son

cœur était ouvert et parce qu'il nous aimait. Oh ! les beaux jours de la vie de Rome, comme il les goûtait avec son âme de bon prêtre. Comme il était romain !

Il fut plus d'une fois, bien malade. Je crois même que la Sainte Vierge et l'eau de Lourdes furent à un moment donné son médecin et sa guérison. Ce dont je suis certain, c'est qu'en maladie, comme en santé, il continuait d'être édifiant par sa douceur et sa bonté. Bien souvent il attendit la mort, à la suite de ses hémorragies... Mais la mort ne venait pas, et il continuait de lui sourire avec tranquillité. On le trouva lisant du Racine, à la suite d'une hémorragie et à la veille d'une autre. Son âme était prête, sans présomption et comme sans s'en douter. Pauvre M. Leclair, je le vois encore, grâve, marchant lentement, parlant doucement, souriant tranquillement. On sentait que c'était un saint et on l'aimait bien.

Après le retour de M. Palin au Canada, M. Leclair fut plusieurs années supérieur du Collège Canadien. Pendant quinze ans, il vécut à Rome ; et il est permis de croire qu'il y laissa quelque chose de son grand cœur quand il revint à Montréal, en 1902.

Il aimait bien aussi les Irlandais, il avait du reste du sang irlandais dans les veines par sa mère ; et, avec l'œuvre du Collège Canadien, l'œuvre de l'orphelinat Saint-Patrice et de l'Asile sont celles auxquelles il se voua surtout. Aussi bien, on le voyait dans le cortège qui

se pressait ce matin autour de son cercueil : les Irlandais l'aimaient comme les élèves du Collège Canadien.

Ce qu'elle est calme et tranquille la chambre de l'Hôtel-Dieu, où est mort M. Leclair. Comme elle lui convenait. En s'agenouillant devant ses restes mortels, l'autre jour, en jetant sur eux quelques gouttes d'eau bénite, dans la solitude et le silence, pendant qu'une Sœur priait dans un coin, on se surprenait à penser que rien n'était changé, que le bon M. Leclair dormait simplement. La pâleur de la mort avait à peine ajouté à celle qui lui était habituelle... Et il avait toujours été si calme, si tranquille...

M. Leclair est mort le jeudi, 26 juillet, dans la soirée. Ses funérailles ont eu lieu à Notre-Dame le 30 juillet. Plusieurs centaines de personnes étaient dans les nefs autour du catafalque : on remarquait les orphelins et les orphelines, que conduisaient les bonnes Sœurs. Du haut du ciel — où il est déjà, nous l'espérons — M. Leclair a dû leur sourire, à ces petits qu'il aimait. Le clergé aussi était nombreux. Plusieurs anciens élèves de Rome étaient là.

M. le supérieur de Saint-Sulpice chanta le service. Il était assisté par M. Charles Lamarche, de Villa Maria, et M. F. X. Piette, chancelier de Joliette — deux anciens élèves de Rome — comme diacre et sous-diacre. Mgr l'archevêque donna l'absoute. Sa Grandeur avait

M. Clapin, supérieur actuel du Collège Canadien à Rome, comme prêtre assistant, et MM. Matterson, vicaire-général de Kingston, et Callaghan, curé de Saint-Patrice, comme diacres d'honneur. Mgr Racicot et plus de cent prêtres faisaient cortège à Mgr l'archevêque pour l'absoute. Huit cierges brûlaient autour du mausolée, et il n'y eut pas d'oraison funèbre. C'était simple et modeste, comme on sait l'être à Saint-Sulpice, et comme le fut toute sa vie l'excellent M. Leclair.

Montréal, Août 1906





LE CURÉ LEBEL

1857 — 1907

Le mardi, 12 novembre dernier, à Notre-Dame-de-Bonsecours de Stuckley, paroisse dont il n'était le curé que depuis à peine

un an, décédait presque subitement, dans la pleine vigueur de l'âge, à 50 ans, M. l'abbé Antonio LeBel.

Très symphatique et très connu dans la région florissante des Cantons de l'Est, où il exerçait le saint ministère, M. le curé LeBel comptait aussi de nombreux amis, qui l'aimaient bien, dans les cercles musicaux et artistiques de Montréal, où son frère, M. Edouard LeBel, premier ténor de chœur de la cathédrale, est si favorablement apprécié.

L'abbé LeBel était énorme. Il pesait trois cent trente livres. Mais quelle âme douce et quel cœur vivaient en cette masse d'apparence un peu lourde ! Quatre ou cinq semaines avant sa mort, il assistait, avec quelques intimes, à la *première* de l'oratorio « Jean le précurseur » que M. le professeur Couture est en train de créer. Ce qu'il était heureux !

Artiste dans l'âme, cet excellent prêtre consacrait en effet ses loisirs aux beaux-arts, avec même un de ces abandons charmants qui font négliger les détails et les méthodes, mais sont le fait de plus d'un maître. C'est lui qui, patiemment et une à une, avait tiré de l'Ecriture Sainte les pensées et les sentences que plus tard le poëte Lozeau a mises en vers pour l'oratorio de M. Couture. Il jouissait donc, ce soir d'octobre, dans le salon de M. le professeur, d'entendre les harmonies sonores — poétique et musicales — redisant quelques-unes des harmonies profondes, dont sa vie

de prêtre et d'artiste fut si pleine, et qu'il savait si heureusement chercher aux sources du Sauveur : *de fontibus Salvatoris !*

Qui aurait cru alors que, si tôt, cet homme puissant serait couché dans la tombe ? Au 1er novembre, il voulut, dans son cimetière de Stuckley, haranguer son peuple et l'exhorter à la prière pour les morts. Ce sujet que sa nature sensible ne pouvait lui permettre de traiter qu'avec de fortes émotions le mena très loin. Il fut éloquent, mais il prit froid. En quelques jours, il en mourait. Et, comme tant d'autres prêtres, il mourait seul, pendant que son assistant occasionnel était parti en voyage. Que Dieu ait son âme ! Il connut de dures épreuves, mais il sut les porter. Devant Dieu cela suffit.

M. l'abbé Antonio LeBel était né à Garthby, le 18 octobre 1857. Il fit ses études aux Trois-Rivières, sa cléricature à Sherbrooke, et fut ordonné par feu Mgr A. Racine, le 18 mai 1882, à la Jeune Lorette (Québec).

D'abord vicaire à Wotton, puis curé à Emberton et à Ham, il alla (1892) aux Etats-Unis, pour des raisons de santé, et desservit, dans le Maine, la paroisse canadienne française de Farmington. En 1897, il revenait dans le diocèse de Sherbrooke, était nommé curé d'Asbestos, puis, l'an dernier (janvier 1907), il succédait au regretté M. Deschamps, à Stuckley.

Montréal, Janvier 1908.



Laprès & Lavergne, photographes
360, Rue St. Denis, Montréal

L'ABBÉ DÉLINELLE

1832 — 1908

Au matin de la fête de saint Charles Borromée, le 4 novembre dernier, décédait, à la résidence des prêtres attachés au saint ministère au couvent des Sœurs du BonPasteur, rue Sherbrooke, à Montréal, un vénérable confrère qui a passé ses quarante-huit ans de sacerdoce, directeur d'élèves ou aumônier de religieuses, sans jamais faire beaucoup de bruit.

M. l'abbé Joseph-Zéphirin Délinelle était un prêtre modeste et pieux. Ces deux mots, tous ceux qui l'ont connu en conviendront, caractérisent son ministère et sa vie.

Petit de taille, très mince aussi, la tête toujours droite, on aurait cru, quand il remplissait, à 75 ans, les fonctions de servant de messe — ce qu'il aimait et faisait volontiers — que c'était bien encore un enfant de chœur,

si sa tête n'eût été si blanche et sa voix n'eût été plutôt forte et basse. Ce qui est sûr, c'est qu'il garda, les trois quarts de siècle qu'il vécut, quelque chose de la bonne simplicité et de la douceur aimable d'un enfant, d'un enfant, cela s'entend, qui est bon et doux. Il n'aurait pas fallu s'imaginer, par exemple, qu'il ne tenait pas à ses idées et à ses principes. Nul ne fut plus ferme que lui. Mais sa fermeté n'était jamais bruyante.

Il avait été ordonné — en 1860 — pour mourir, après que déjà sa faible constitution l'eût plus d'une fois conduit, semblait-il, aux bords de la tombe. Mais il ne mourut pas tout de suite, évidemment puisqu'il ne lui manquait plus que deux ans pour célébrer ses noces d'or sacerdotales. Seulement, toute sa vie il fut faible, et toute sa vie il se soigna, sans impatience, avec une bonhomie tenace. Il y a plus de cinquante ans qu'il était « au régime », mangeant peu et le plus souvent des choses douces, travaillant avec méthode, faisant sa marche quotidienne, régulier dans tous ses exercices et ponctuel comme une horloge.

M. l'abbé Délinelle n'était pas un savant peut-être, il n'y prétendit jamais. Mais il se renseignait sur tout ce qui pouvait intéresser la vie des œuvres qu'on lui confiait, avec méthode toujours et avec singulière précision. Il aimait les cérémonies du culte et il en remplissait les divers offices, comme il disait son bréviaire et faisait ses autres prières,

avec un accent de conviction et de foi qui édifiait constamment.

La plus grande partie de sa vie, il fut chapelain ou aumônier, l'un ou l'autre, ou les deux ensemble : au Bon-Pasteur, au Sacré-Cœur, dans un couvent des Etats-Unis, au Bon-Pasteur encore à Montréal, dans les diverses maisons, soit à la maison provinciale, soit à Lorette, et, enfin, depuis sept ans, il vivait retiré, mais non inactif, à la rue Sherbrooke, au Bon-Pasteur toujours. A deux reprises, de 1860 à 1867, et de 1886 à 1888, il fut professeur ou directeur au séminaire de Sainte-Thérèse, qu'il considérait un peu comme une seconde *Alma Mater,* ayant fait ses classiques au Collège de Montréal, chez « nos Messieurs ».

Nous n'essaierons pas de dire ce qu'il fit de bien partout où il passa. De là-haut — où nous aimons à le voir déjà rendu — nous sentons qu'il nous le défend. Mais nous ne pouvons taire, pour l'avoir personnellement éprouvé, combien ce directeur d'âmes savait être ferme et bon dans ses avis et dans ses conseils.

Sa première phase de directorat à Sainte-Thérèse — en 1860-1867 — avait été un réel succès. Ce petit homme, si doux en apparence, si ferme au fond, parut succéder avec avantage aux MM. Tassé, des éducateurs certes ! mais qui étaient bien, au dire de la tradition, un peu sévères, et dont les procédés étaient plutôt rudes. Mais quand M. Délinelle revint

à Sainte-Thérèse, en 1886-88, il ne tarda pas à se rendre compte lui-même que la « jeunesse » avait fait du chemin, ou que peut-être il avait vieilli et s'était trop adouci avec les bonnes Sœurs ? Il résigna assez vite ses fonctions de directeur et retourna dans les couvents.

Ce qu'il rendit de services importants dans ces chapelinats et dans ces aumôneries, on n'aurait qu'à interroger les religieuses et les élèves qui eurent l'avantage de vivre sous sa direction pour le savoir. On lui a gardé et on lui gardera, dans ces pieux monastères, le souvenir du cœur. Bien des communions et des bouquets spirituels seront offerts, nous en sommes assuré, à ses intentions.

Et, sans aucun doute, c'est ce qu'il ambitionnait davantage pour le jour où il irait comparaître aux pieds du souverain juge. Quand le médecin, qui le traitait les dernières semaines, lui eût annoncé qu'il en était aux derniers remèdes, le pieux vieillard le dit lui-même, sans émotion, avec le calme le plus complet de l'âme, à Mgr l'administrateur qui le visitait. La mort, évidemment, ne l'effrayait pas. L'espérance, chez lui, était bien la sœur de la foi et de la charité.

M. Délinelle, qui était né à Montréal, le 15 juin 1832, était le fils d'un modeste menuisier. Il rappelait avec bonheur ce trait de ressemblance qu'il avait avec le fils adoptif du charpentier de Nazareth. A l'exemple de

son Divin Maître, il se fit toujours, dans la mesure de ses forces, tout à tous. Quand il fut retiré du ministère actif, il voulut être le surveillant et le répétiteur des jeunes écoliers, servants de messe au Bon-Pasteur, qui suivent leur cours chez les Pères Jésuites. Il lui plaisait d'ailleurs de se rendre utile, et il fut ainsi jusqu'à la fin.

Ses funérailles, au Bon-Pasteur d'abord, le 6 novembre, puis à la cathédrale, le lendemain, ont été présidées par Mgr Racicot, administrateur du diocèse.

Et maintenant, le bon vieillard dort son dernier sommeil, aux côtés des évêques défunts de Montréal, dans la crypte de la cathédrale, où de nombreux confrères déjà l'ont précédé Qu'il dorme dans la paix du Seigneur, lui qui fut toujours un homme de paix ! Pour sa nombreuse famille de neveux et de nièces, auxquels il était si attaché, pour les religieuses qui le vénéraient comme un saint, et pour ses confrères qui l'estimaient hautement, il reste cette consolation, en face de sa tombe, que sa vie fut une vie de paix. Or, ce n'est pas pour rien, assurément, que les anges ont chanté autour du berceau de Jésus le cantique de la paix ! Qu'il repose donc en paix !

Montréal, Novembre 1908.



MGR RICHARD

1835 — 1908

Le jour des Rois, à 2,05 heures après-midi, à l'hôpital Saint-Joseph des Trois-Rivières, après une maladie de plusieurs jours, mourait à l'âge de 70 ans, l'un des prêtres éducateurs les plus connus et les plus vénérés du pays, le distingué supérieur du séminaire de la cité trifluvienne, Mgr Louis Richard.

Dans l'*Action Sociale* du 8 janvier, M. Omer Héroux consacre un « premier Québec » à celui qu'il nomme avec tant de bonheur, comme on le faisait à Trois-Rivières depuis trente ans, sinon depuis quarante-sept, le *Père Richard*. Cette appellation, où il se mêle de la tendresse évidemment, fut d'instinct donnée au vénéré supérieur par des générations

turbulentes parce que au fond, c'est bien cela : l'éducateur, le prêtre-éducateur surtout, c'est un *père*. Nous ne referons pas ici la page qu'a signée le journaliste québecois. En peu de lignes, elle dit tout.

Mais nous voulons, nous aussi, apporter notre hommage sur la tombe de cet homme de bien. Nous l'avons surtout connu par ses anciens élèves. Mais il suffisait de l'approcher une fois pour apprécier sa franchise, sa droiture, son ouverture de cœur. Quel digne ami de feu Mgr Laflèche ! A sa mémoire on dira, et avec raison, beaucoup de bien. Nombreux parmi ses élèves — depuis quarante-sept ans qu'il en formait — seront ceux qui ne liront pas sans émotion le récit de ses derniers moments et de ses funérailles.

En fait, on ne comprendra jamais assez ce qu'ont été, pour notre Canada, ces prêtres-éducateurs, modestes et cachés, qu'ils s'appellent Raimbaud, Girouard, Ducharme, Labelle... ou Richard, qui ont façonné notre pays, et l'ont nourri, et l'ont orné, comme les évêques et les moines faisaient jadis pour l'Europe, et comme les abeilles — a-t-on dit — font pour leurs ruches.

Mgr Richard était né à Saint-Grégoire de Nicolet le 28 novembre 1835. Il reçut la prêtrise le 25 septembre 1864, à Nicolet. Dès 1860, il était venu prendre place parmi les professeurs et surveillants du séminaire naissant des Trois-Rivières, et comme tel avait

surveillé l'entrée des premiers élèves, dont il dirigea plus tard les fils et peut-être même les petits-fils ? Il personnifiait la tradition. Directeur en 1865, vice-supérieur en 1870, supérieur à plusieurs reprises, il occupait ce haut poste d'honneur, depuis sept ans, à sa mort. Chanoine en 1884, il fut créé protonotaire apostolique en 1900. Il meurt primicier du chapitre diocésain.

Ce Canadien était de sang acadien. Il connaissait la constance au travail, l'endurance à l'épreuve. Il était musicien à ses heures et sa plume laborieuse donna plus d'une bonne page d'*annales* ou de *généalogies*. Il aimait l'Acadie, il aimait le Canada, il aimait l'Eglise, il aimait Trois-Rivières, et, parce que tout cela se retrouvait en quelque manière dans son cher séminaire Saint-Joseph, il l'aima par-dessus tout. Et tous ceux qui aiment Trois-Rivières — ils sont légion — le lui rendaient bien. M. Héroux l'a fort justement dit, c'était pour tous, dans un sens vrai, dans un sens profond : *le Père Richard.*

Montréal, Janvier 1908.



LE CURÉ REID

1851 — 1908

Dans la nuit du 20 au 21 janvier, mourait, à l'âge de 56 ans, en son presbytère, l'abbé François Reid, curé de Rigaud. C'était un bon ami, un bon prêtre, un bon curé. Sa vie, toute de pitié, de zèle, de charité et d'obéissance à ses supérieurs, a pu être donnée en exemple et en modèle, par son évêque, à tous ceux qui sont accourus à ses funérailles pour lui rendre les derniers devoirs.

Pieux avec intelligence, et profondément, dévoué jusqu'à l'oubli de soi aux œuvres multiples qui lui furent confiées, admirablement fidèle aux amitiés de sa jeunesse, il est parti « pour la grande vacance », comme il se l'était proposé, « au souvenir du bon vieux temps ». Mais les souvenirs qu'il emporte aux rives

mystérieuses, M. Reid les laisse aussi, durables et vivaces, au cœur de tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé. Dès les jours lointains de sa vie d'écolier, ou Collège de Montréal, et, plus tard, dans l'exercice des divers ministères où il fut appelé, il s'était fait autant d'amis que de connaissances. Quelques-uns de ces amis ont pleuré sur sa tombe, comme pleuraient ses bonnes sœurs, pieuses compagnes de sa vie de curé. Il y avait, dans la démonstration de ses funérailles, une note de sincérité émue, vraiment touchante.

Ce prêtre, il était bon. Il faut l'avoir vu, un jour, par exemple, revenant avec ses enfants de l'école de Rigaud d'une excursion dans la montagne, chantant avec eux des cantiques ou des airs canadiens, leur parlant à ces petits un langage qu'ils comprenaient si bien, les regardant avec bonté du haut de sa grande taille, et disant aux hôtes qu'il trouvait à son presbytère, en étendant ses larges bras sur toute cette jeunesse remuante : « Ce sont mes enfants » ! Il faut l'avoir vu — nous a-t-on raconté — quand il était aumônier des sourdes-muettes, la figure souriante et si sympathique, passer des heures silencieuses à faire le catéchisme par signes ! Il faut l'avoir entendu prêcher avec cet accent de conviction, que seul peut inspirer un zèle absolument désintéressé et sincère ! Il faut l'avoir entendu, enfin et en deux mots, parler aux hommes au nom de Dieu, et à Dieu au nom des hommes,

dans le chant et les cérémonies sacrées ! Et l'on se rend compte alors de la lourde perte que Rigaud et ses paroissiens, que Valleyfield, son clergé et son évêque viennent de subir.

M. l'abbé François Reid était né à Sainte-Philomène, le 25 septembre 1851. Il fit ses études au Collège de Montréal, où il fut le condisciple et l'ami de Mgr l'archevêque, de Mgr Emard, de Mgr Langevin, du curé Latulippe, du curé Bélanger, de l'abbé Charpentier, du curé Baillargé, du curé Roussin et de tant d'autres ! Il se créa là des relations qui furent l'un des charmes les plus féconds de sa vie de bon prêtre, et auxquelles il fut fidèle jusqu'à la mort.

Devenu prêtre le 20 décembre 1879, il fut vicaire à Saint-Henri de Montréal, puis aumônier des sourdes-muettes. Quand le diocèse de Valleyfield se détacha de Montréal, en 1892, comme M. Reid par sa naissance appartenait au territoire soumis à la nouvelle juridiction, sur un signe de ses supérieurs il partit pour Valleyfield, fut vicaire à la cathédrale, curé de Saint Télesphore, et enfin curé de Rigaud, où il est mort.

Ses funérailles ont revêtu un caractère de solennité imposante. A ce temps de l'année, dans une localité relativement éloignée des centres, on aurait pu s'attendre à une affluence beaucoup moins considérable. La vieille église, d'ailleurs trop petite, l'était beaucoup trop ce

jour-là, jeudi, 23 janvier. Au-delà de cent prêtres et religieux étaient au chœur.

Après l'oraison funèbre, que prononça Mgr l'évêque de Valleyfield, vers la fin de l'absoute, aussi présidée par Sa Grandeur, on vit venir du chœur, pour prendre charge du cercueil, et le porter dans le sanctuaire sous l'une des dalles duquel devait avoir lieu l'inhumation, six prêtres amis du regretté défunt : MM. Chevrier, Charpentier et Bélanger, des amis d'il y a 40 ans ! et MM. Dufault, Primeau et Lippé, des confrères du diocèse de Valleyfield. Et ce fut des larmes plein les yeux que plusieurs de ces amis du bon vieux temps accomplirent la funèbre besogne. Ah, oui ! on le sentait bien, il était aimé ce prêtre ! De son cercueil ouvert les traits de figure semblaient encore, malgré leur immobilité, presque sourire, et on aurait dit qu'il allait parler par signes. Il n'était pas changé du tout. Plus d'un sans doute pensa pieusement aux couplets aimables que le bon M. Reid avait écrits lui-même et qu'il chantait avec tant de sens et tant d'âme :

Quand viendra la saison dernière,
Et le grand jour sans lendemain ;
Au terme de notre carrière,
Nous redirons le vieux refrain :
Assurément la Providence
Nous a gâtés, en vrais enfants,
Partons pour la grande vacance,
Au souvenir du bon vieux temps.

Montréal, Février 1908.



LAPRÈS & LAVERGNE, PHOTOGRAPHES,
360, RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

L'ABBÉ DANIEL P. S. S.

1820 — 1908

LE 20 février 1908, mourait, à Montréal, le doyen d'âge du clergé sulpicien, M. François Daniel, après une dernière maladie, on pourrait presque dire après une agonie, de onze à douze jours. Le vénérable prêtre était entré dans sa 88me année depuis le 6 septembre dernier. Il avait jadis célébré ses noces d'or, et même ses noces de diamant.

Homme d'œuvres, confesseur dévoué et particulièrement aimé de ses pénitents, M. Daniel avait la réputation d'être un bon vieux prêtre bien original. Ses boutades et ses bons mots étaient célèbres. Il aimait les enfants et leur fut admirablement dévoué au confessionnal et dans les catéchismes. Depuis

soixante ans tout près qu'il catéchisait, il en était à préparer pour la première communion les petites-filles et peut-être même les arrière-petites-filles de celles qu'il avait préparées en 1847 ou 1850, quand il dut s'arrêter miné par l'âge. Il aimait les vieilles gens aussi et ceux d'âge mûr, et son confessionnal fut pendant plus d'un demi-siècle très achalandé, si l'on ose ainsi parler.

Détail assez curieux, il a toujours été vicaire à Notre-Dame et n'a jamais voulu changer de chambre depuis 1847 ! Ainsi sa pauvre chambre était-elle chargée de bien des « souvenirs », et si chaque place avait sa chose, chaque chose peut-être n'était pas toujours à sa place ! Il fut un temps — cela date d'assez loin — où les oiseaux et les plantes trouvaient chez M. Daniel une large hospitalité. On raconte même l'histoire d'un jeune singe que le juste mais sévère M. le supérieur Baile mit un jour à la porte... par la fenêtre ! Douces et inoffessives manies qui reposaient le digne prêtre de ses plus graves occupations. Mais quand on lui demanda de les sacrifier ces manies, il se soumit et... en prit d'autres ! Il fut fidèle aux fleurs jusqu'à l'été dernier.

Doyen de la communauté — et d'une communauté où l'on vit vieux d'ordinaire — c'est lui qui adressait dans les grandes circonstances les compliments d'usage à M. le supérieur, par exemple au premier de l'an. D'avance on était certain qu'il dirait des choses fines,

comme en 1901, au début de ce siècle nouveau « dont bien peu, disait-il, verront la fin ». Une autre fois c'est à un prince anglais qu'il disait : « Oui, prince, je suis un fils de ces vieux Normands qui aimaient tant l'Angleterre... qu'ils l'ont prise ».

Mais sous son apparente bonhomie et avec son irréductible originalité, quelle âme d'apôtre il savait garder ! Quel zèle et quel dévouement pour toutes les œuvres qui lui furent confiées, la *Propagation de la Foi* entre autres, et comme il disait « sa petite-fille la *Sainte-Enfance* », dont il fut le directeur de 1851 à 1908, soit durant cinquante-sept ans !

On a trouvé, dans ses papiers, sa « notice nécrologique » — écrite par lui-même évidemment, et datée du 27 mars 1905 ! Nous nous reprocherions de ne pas la transcrire ici. Si le fait de l'écrire trahit son tour d'esprit très singulier, sa façon de le faire ne laisse pas d'être édifiante :

« Le séminaire de Montréal vient de voir mourir un de ses plus anciens membres dans la personne de M. François Daniel. Il était originaire du diocèse de Coutances et appartenait à une respectable famille de Gavray. Après avoir suivi les petites écoles de son endroit, il fut envoyé au petit séminaire de Mortain, où déjà deux de ses frères avaient fait de brillantes études, dont l'un, devenu prêtre, est mort chanoine de Coutances (1).

(1) M. Daniel avait été le condisciple du Bienheureux

« Après son cours d'études qui n'offre rien de remarquable, il passa au grand séminaire de Coutances, dont M. Dubois était supérieur. Après trois ans, se trouvant trop jeune pour avancer dans les ordres, il se retira auprès de sa bonne mère. M. Dubois lui ayant conseillé de passer quelque temps au séminaire de Saint-Sulpice, il se rendit à Paris. La troisième année, il se décida à passer à la Solitude, dont M. Renaudet était supérieur. Sa Solitude achevée, sur le conseil de M. Mollevault, son directeur, et de M. de Courson, supérieur-général, il se détermina à passer au Canada, où il arriva au mois d'août 1847.

« Dès son arrivée à Montréal, il fut appliqué au ministère des enfants, dans les écoles et les catéchismes, ministère qu'il a rempli pendant près de quarante ans. Il a été employé aussi, pendant le même temps, à la visite des quartiers. Le ministère qu'il a le plus longtemps rempli ensuite a été celui de la prédication. Nombre d'années, il a prêché la carême et le mois de Marie. Plus de vingt ans, il a fait les dominicales. Il a donné les exercices de la retraite à toutes les associations qu'il avait fondées ; il s'est surtout prodigué pour les collèges.

« Dans ces derniers temps, tout en faisant encore un peu de ministère, il se réservait pour les œuvres de zèle, la *Propagation de la*

Chapdeleine, martyrisé en Chine. Il se plaisait à dire qu'il lui avait joué plus d'un bon tour, au collège et au séminaire.

Foi et la *Sainte-Enfance*. Tout en gardant une apparence de santé, il a vu ses forces décliner et n'a pu se dissimuler qu'il s'en allait vers la tombe. Ayant à rendre compte d'un long ministère, il ne compte que sur la miséricorde de Dieu pour trouver grâce. C'est ce qu'il a voulu que nous fassions connaître à tous ses confrères. »

Montréal, Mai 1908.





LAPRÈS & LAVERGNE, PHOTOGRAPHES,
360, RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

L'ABBÉ CHEVRIER P. S. S.

1845 — 1908

LORSQUE, en janvier dernier, nous assistions, un grand nombre du clergé de Montréal avec nos confrères de Valleyfield,

au service du regretté curé Reid à Rigaud, l'un de ceux qui se montraient le plus affectés de la perte qu'on venait de faire, c'était le bon M. Chevrier. Nous l'entendons encore, après les tristes cérémonies, où il avait avec quelques intimes porté lui-même jusqu'au trou béant — sous les dalles du chœur de la vieille église — les restes du cher disparu, nous parler au presbytère des qualités du cher ami François. « Comme Mgr Langevin aura de la peine, nous disait-il, de n'avoir pu se rendre ». Et encore : « Nous voici vieux, notre tour arrive ». Hélas ! à lui aussi son tour est venu, et il est venu comme un coup de foudre.

Le 2 avril, M. Chevrier était justement allé voir son médecin, son ancien élève aussi, je pense, M. le Dr Damien Masson, à l'Institut Ophtalmique, rue Sainte-Catherine. Il attendait avec d'autres patients que le docteur fut libre, quand soudain, il s'affaissa... frappé au cœur. M. l'abbé Chaumont, de Sainte-Thérèse, qui se trouvait là, put lui donner une dernière absolution et lui faire une onction avec les huiles saintes, et ce fut tout, il était déjà mort.

Ses funérailles ont été pleines de sympathies venues de partout : des plus humbles, des pauvres qu'il aimait et consolait dans son modeste vicariat de Saint-Jacques ; des grands, des puissants, dont il avait été le professeur et dont il était resté l'ami ; des hommes des professions libérales, des prêtres, de ses vénérés

confrères, de Mgr l'archevêque dont — c'était connu de tous — M. Chevrier était l'un des plus fidèles et des plus sincères amis. Sa Grandeur présida elle-même au service, qui eut lieu à Notre-Dame, au milieu d'un nombreux concours du clergé et du peuple. La veille, un premier service avait eu lieu à Saint-Jacques, chanté par M. le curé Charrier, où bien des larmes furent versées.

C'est que, aussi, M. Chevrier était l'ami de tout le monde. Arrivé à sa soixante-quatrième année, il avait su rester jeune. Rien ne lui agréait comme de rendre service et de faire plaisir. Bienfaiteur discret d'un grand nombre, combien de gens, en plus, dans sa vie, il a su obliger. Si on voulait caractériser d'un mot son action, depuis quarante ans, il n'en faudrait pas chercher d'autre que celui-ci : il fut serviable. Il ne savait pas dire non. Présent à toutes les fêtes, dans tous les collèges et dans tous les couvents, il arrivait en retard, le plus souvent, sa montre à la main, comme par un mouvement instinctif de protestation que « ce n'était pas de sa faute », et il écoutait joyeux... Que si lui-même, il devait parler ou prêcher, son sermon était en trois points toujours, dont les deux premiers seuls étaient préparés, la bonne Providence pourvoyait au troisième

En a-t-il fait des sermons pour rendre service, et des adresses, et des compliments en vers ou en prose, voire même des drames ! Avec

cela que les choses de la vie spirituelle et de la direction des âmes absorbaient en première ligne son activité sacerdotale et ne lui laissaient guère de répit ! Et c'est ainsi qu'il fut toujours, au Collège de Montréal jadis, comme dans le saint ministère plus tard. M. Chevrier était toujours et partout très occupé, très affairé; ce qui ne l'empêchait jamais d'être bon à tous et d'accepter des corvées nouvelles. Quand il fut mort, l'autre semaine, dans plus d'une église et plus d'une chapelle, on dut chercher des remplaçants pour exécuter les besognes saintes : sermons, allocutions, adresses ou chants de la Passion... qu'il avait inscrites sur son carnet. Pauvre et cher sulpicien, comme il a manqué à beaucoup !

M. Chevrier était né à Saint-Benoit (Deux-Montagnes) le 1er février 1845. Il fit ses études partie au Collège de l'Assomption et partie au Collège de Montréal. Après ses années de grand séminaire à Montréal et son ordination à la prêtrise — 20 décembre 1873 — il passa deux ans en France, un an au grand séminaire de Paris et un an à la Solitude à Issy. De retour à Montréal, il fut nommé professeur au Collège de Montréal. Du collège, il passa à Notre-Dame, et de là à Saint-Jacques. Depuis sa nomination à Saint-Jacques, il était directeur de l'*Adoration diurne*. Son zèle pour l'honneur du Saint-Sacrement, à la cérémonie de l'exposition, chaque vendredi, dans « sa chapelle », était vraiment tout sacerdotal. On

l'aperçoit encore, aux grandes processions de la Fête-Dieu, au milieu de « ses hommes », marchant tête nue et chantant à pleine voix les hymnes et les motets en marquant la cadence avec conviction ! Il avait été chapelain chez les petites Filles de Saint-Joseph plusieurs années, et il l'était encore cette année, chez les Sœurs de Sainte-Croix, à l'Académie Saint-Ignace, rue Saint-Hubert. C'est là qu'il a dit la messe le matin même de sa mort.

Sur la tombe de ces vénérés sulpiciens, nos maîtres jadis, nos modèles toujours, nous ne pouvons, nous, que répandre des prières avec des regrets. Que le Dieu juste, qu'ils ont servi, leur accorde les joies de son paradis et de sa paix.

Montréal, Mai 1908.



L'ABBÉ GAUVREAU
1867 — 1908

Le jeudi, 3 décembre, au presbytère de l'excellent Père Dauray, curé du Précieux-Sang à Woonsocket, mourait inopinément d'une attaque de paralysie compliquée d'apoplexie, M. l'abbé Emile-Berchmans Gauvreau, à l'age de 42 ans. La veille, le 2 décembre, comme il se préparait à dire la messe, il fut soudain frappé. Tout un jour, il fut entre la vie et la mort, et, malgré les bons soins, le 3 au matin, à 6 heures, il expirait. La nouvelle de sa mort a été pour sa famille et ses amis comme un coup de foudre. Nous perdons en lui un de nos collaborateurs les plus distingués, et celui qui écrit ces lignes — qu'on lui pardonne de le dire — perd un confrère de séminaire et un ami très cher. Oh ! les amis, on les sème très vite sur la route d'ici-bas. Celui-ci à cause des distances, celui-

là pour une autre cause, parfois plus délicate. Mais il en est qui restent tels qu'on les avait connus et aimés jadis. Et ceux-ci, naturellement, quand ils partent pour le grand voyage, on s'en émeut plus douloureusement.

Emile-Berchmans Gauvreau était né à l'Ile-Verte, le 3 septembre 1867. Il était le fils de feu le notaire Gauvreau, et par sa mère, Louise-Gracieuse Gauvreau, le neveu de Mgr Gauvreau, curé de Saint-Roch à Québec. Il laisse sept frères — dont M. le député de Témiscouata — et trois sœurs. Il étudia à Rimouski et au Grand-Séminaire de Montréal. Il fut ordonné à Lévis en 1891 le 27 décembre. Vicaire à la cathédrale, puis professeur au séminaire de Rimouski pendant quelques mois, il fut ensuite vicaire à Trois-Pistoles, puis il partit pour les Etats-Unis. Au diocèse de Saint-Paul, sous Mgr Ireland — qu'il admira beaucoup — il fut, pendant douze ans (1894-1906), curé de Beardsley, où il bâtit une église, un presbytère et une école paroissiale. Il devint ensuite procureur au collège Saint-Thomas, à Saint-Paul (Minn.) et, l'an dernier, il alla vivre chez les MM. de Saint-Sulpice à Baltimore. Mais sa santé compromise l'obligeait en juin dernier à prendre un repos prolongé. Et c'est ainsi que la mort est venue le chercher sous le toit de l'un des presbytères les plus cordialement hospitaliers de la Nouvelle-Angleterre.

M. l'abbé Gauvreau avait reçu du ciel

d'admirables dons, de beaux talents et surtout une délicatesse exquise. Sa mémoire restera, nous en sommes sûrs, en bénédiction dans beaucoup d'âmes. Sa plume alerte et facile a écrit des pages hautement instructives et édifiantes. Il nous semble que les circonstances ne lui ont pas permis de donner toute sa mesure. Son esprit cultivé, ses connaissances réelles, ses nombreux voyages, sa science des hommes et les qualités de son cœur si délicat, lui auraient permis de fournir une utile et féconde carrière au tout premier rang. Dieu en a jugé autrement. La neurasthénie l'a terrassé dans la force de l'âge, et la paralysie est venue l'achever brutalement.

Oh ! que nous sommes petits et faibles — mêmes les plus dignes et les meilleurs — en face de la mort et des destins éternels ! L'homme s'agite, sans doute, diversement ; c'est son lot. Mais c'est Dieu toujours qui décide et qui dirige. Seules, les consolations de la foi donnent la force morale nécessaire au milieu de certaines épreuves, et vraiment, en présence de certaines tombes et de certaines séparations, on se sent porté à plaindre de tout son cœur ceux qui n'ont pas la foi.

Ce jeune abbé, il y a peu d'années, si plein de vie, si plein d'esprit et si plein de verve, devant qui l'avenir semblait brillant et pour qui la moisson des âmes promettait tant de joies, le voilà mort, à quarante ans, ayant fourni certes une carrière utile, mais capable

encore de faire tant de bien ! Hélas, ce sont là des vues sans doute trop humaines. Dieu a jugé bon de l'appeler à lui, inclinons-nous avec respect devant la volonté sainte. Aujourd'hui, c'est son tour, demain ce sera le nôtre ! *Hodie tibi, cras mihi* !

Montréal, Janvier 1909.





L'ABBÉ DE FOVILLE P. S. S.

1840 — 1909

LA mort récente, survenue à Paris, de M. Paul de Foville, prêtre de Saint-Sulpice, que le clergé de Montréal et notre monde universitaire n'ont certes pas oublié, est une perte pour notre pays aussi bien que pour la Compagnie de Saint-Sulpice.

De 1887 à 1895, il fut des nôtres à Montréal, faisant très noble et savante figure au milieu de cette phalange d'élite que Saint-Sulpice de Paris donne régulièrement à notre ville depuis deux cent soixante ans. Par son action sur la jeunesse cléricale, par ses conférences à l'Université, par ses œuvres d'administrateur et de constructeur, le regretté sulpicien, dont les allures et la démarche, aussi bien que les qualités transcendantes, caractérisaient si singulièrement la personnalité, a laissé dans nos cercles intellectuels un souvenir qui vivra.

Comme tant d'autres de ses confrères, il se donna et se dévoua pour les œuvres de Saint-Sulpice au Canada. Il nous fit du bien sans compter, largement, à la façon des grands seigneurs, comme M. Colin et comme M. Delavigne, comme M. Roussel et comme tant d'autres qui vivent encore. Il n'est pas un ancien du Grand-Séminaire de la Montagne — de ceux qui l'ont connu là — qui ait oublié ce petit homme un peu voûté, au pas rapide, à la figure énergique, dont les yeux étaient si doux, et dont les lèvres remuaient toujours, sans qu'il ne parlât jamais qu'en temps opportun. Ses « sujets d'oraison », comme ailleurs, ses conférences, étaient d'une netteté et d'une élégance superbes, et sa doctrine d'une très haute valeur. Quand il avait toussé deux ou trois fois et que de sa voix un peu sourde il commençait son allocution, on pouvait être sûr que les esprits les moins avides le suivraient avec

une attention soutenue. Pour tous, c'était un savant et aussi un saint qui parlait : *lucens et ardens*.

M. de Foville n'avait pas encore soixante-neuf ans, puisqu'il était né en septembre 1840, et, jusqu'à ces derniers temps, il semblait jouir d'une bonne santé. Au retour d'une promenade en ville (à Paris), le 3 avril, il dut s'aliter. Les médecins diagnostiquèrent une congestion pulmonaire, et tout de suite l'on eut des craintes. Le malade put cependant, l'un des jours suivants, dicter une lettre, qu'il signa lui-même, pour Montréal. Elle devait arriver en même temps que la nouvelle de sa mort, survenue le 12 avril.

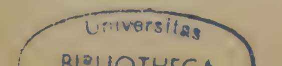
Paul de Foville était né à Paris, le 24 septembre 1840. L'un de ses frères, qui lui survit, M. Alfred de Foville, statisticien distingué, est très connu dans le monde savant. En réalité le modeste sulpicien eut été lui aussi à sa place, et au premier rang, dans les académies les plus illustres. Il étudia d'abord chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, à Passy. Après un séjour de plusieurs mois en Angleterre, il entra à l'Ecole Polytechnique, puis passa à l'Ecole des Mines. Ses succès furent brillants. Il fut, croyons-nous, l'émule de M. de Lapparent. Plus tard, il alla étudier en Allemagne, à l'Université de Tubingue. Puis il entra, à Paris, au Séminaire de Saint-Sulpice, où il devint prêtre le 19 décembre 1868. Il passa l'année 1869 à Rome, et en revint docteur de la Sapience.

C'est alors qu'il se fit sulpicien, entra à la Solitude d'Issy, puis passa au séminaire d'Issy-sur-Seine, où il fut professeur de sciences et économe.

Ses études précédentes, sa connaissance parfaite de l'anglais et de l'allemand, ses relations avec des savants de premier ordre — comme, par exemple, le célèbre apologiste Hettinger — le firent à bon droit considérer, dès son entrée à Issy, comme un esprit déjà supérieurement cultivé. Avec cela, d'une exquise bienvaillance envers tous et d'une charité que relevait encore sa parfaite discrétion, il fut par tous aussi estimé qu'il était admiré. Appelé par ses supérieurs à donner des cours de pédagogie scientifique à ses confrères il le fit avec la plus entière simplicité. Déjà, chez lui, la vertu faisait rayonner la science. Ce devait être sa note caractéristique.

Aux tristes jours de la Commune, le 9 mai 1871, quand tous les confrères durent partir, il demeura seul à Issy, avec le supérieur du temps. Durant ces heures d'épreuve, il se dévoua admirablement, sachant comme les saints s'oublier lui-même pour être utile et serviable aux autres, fallût-il, pour cela, donner sa chambre et son lit et ne se réserver qu'un bout de corridor incommode. On a dit qu'il fut en ce temps l'ange gardien de la maison d'Issy.

En 1880, il vint au Canada, accompagnant M. Biel, visiteur de Saint-Sulpice. Il passa



l'année à Montréal en qualité de professeur au séminaire de Philosophie. En 1886, il revint au Canada, toujours comme compagnon du même M. Biel, agissant encore comme visiteur. Enfin, en 1887, il se fixa à Montréal, où il fut professeur et économe tour à tour. Nous avons dit plus haut quelle fut chez nous son action heureuse et féconde.

En 1895, M. Captier, élu supérieur-général de Saint-Sulpice, l'appela auprès de lui, à Paris, en qualité de secrétaire. En 1896, il accompagna M. Captier dans son voyage au Canada. Enfin, il revint une dernière fois, en 1904, avec M. Bérué, visiteur-général. En ces derniers temps, il exerçait à Paris les délicates fonctions de directeur des catéchistes. C'est, paraît-il, au moment où il rentrait d'une course à l'un de ses chers patronages qu'est venu le frapper le mal qui devait l'emporter.

L'une de ses dernières lettres a été pour M. le supérieur de Montréal. Il aimait notre pays. Nos compatriotes qui furent ses confrères en pourraient tous témoigner. Depuis qu'il nous avait quittés, étant en résidence à Paris, il fut toujours empressé à s'employer pour être utile à nos Messieurs à leur arrivée en France. Il n'avait rien tant à cœur que d'être serviable et bon. Sa charité au reste, si prévenante qu'elle fût, savait toujours rester discrète. Il avait une manière d'être bon qui était presque de l'art. Ajoutons qu'il était

d'une activité inlassable, aimant mieux courir que marcher, marcher qu'être assis, être assis qu'être couché, travailler enfin et être occupé qu'être au repos.

Celui de ses vénérés confrères qui l'a sans doute le mieux connu et aussi le mieux aimé, nous résumait son sentiment en nous disant ces belles paroles qui sont sur la tombe d'un prêtre si significatives : « M. de Foville avait une piété très éclairée et c'était la charité personnifiée. Personne ne sait ce que nous perdons en le perdant ».

Dans la lettre qu'il écrivait au Canada, la veille de sa mort, le regretté sulpicien, se sentant gravement atteint, demandait qu'on priât Dieu de lui donner une résignation parfaite à sa sainte volonté. Dans son humilité, il se méconnaissait lui-même. Cette belle résignation, il l'avait toujours eue. Ce fut sa force ici-bas, et, là-haut, cessera sa gloire !

Montréal, Avril 1909.



MGR DUHAMEL

1841 — 1909

Si attendue qu'elle soit, la mort est toujours une surprise. Quand surtout elle frappe à la tête du peuple, au premier rang, quelqu'un de ceux qui ont charge de diriger les autres et font depuis longtemps grande figure dans le monde, la mort appelle à sa suite les plus hautes et les plus salutaires réflexions.

On s'attendait à la mort de Mgr Duhamel. Depuis près de deux ans, l'archevêque d'Ottawa se sentait lui-même miné par un mal qui pardonne rarement, l'angine de poitrine. En ces derniers temps, on avait connu dans les cercles ecclésiastiques, que Sa Grandeur avait le pressentiment de sa fin prochaine.« Je n'assisterai pas, disait Monseigneur, au concile plénier du Canada ». Et franchement, à voir sa physionomie ravagée par la souffrance, on se sentait mal à l'aise pour protester.

Et pourtant, cette mort que tout le monde attendait a été comme un coup de foudre.

A Montréal, c'est dimanche, juste après dîner, que la triste nouvelle nous parvint. Au même moment, nos Ligues du Sacré-Cœur s'organisaient de partout en une procession magnifique qui devait réunir à la cathédrale plus de 5,000 hommes. La vie, la vie catholique, circulait à pleins bords, dans nos rues, comme dans nos églises. Et d'Ottawa, ce glas funèbre nous arrivait qui nous disait : « la vie n'est pas la vie, la vraie vie est ailleurs et plus haute que nos agissements ».

La mort de Mgr Duhamel ne pouvait pas ne pas créer dans tout le pays une profonde émotion. La part qu'il a prise à la vie religieuse et à la vie nationale, depuis trente-quatre ans qu'il était évêque, a été trop importante et son action a été trop féconde pour que sa fin ne fût pas un deuil général. La violence du coup qui l'a emporté, la façon dont il est mort sur la brèche, au poste du travail, au soir d'une longue cérémonie d'ordination et au début de sa visite pastorale, tout contribue à rendre plus sensible et plus marqué le vide qu'il crée en disparaissant.

C'est le samedi de la Trinité, 5 juin, que Dieu lui avait assigné pour la comparution suprême. Le matin, dans sa cathédrale, il présidait aux ordinations de soixante-six lévites ; le soir, vers 3,30 heures, il partait pour Casselman, en visite pastorale ; il y présidait

une cérémonie, et, une heure après s'être retiré dans sa chambre, vers 10,30 heures, il appelait au secours. La crise finale était venue. Il reçut les derniers sacrements et, à 11,15 heures, il paraissait devant Dieu.

Son dernier jour aura été, à l'image de toute sa vie, un jour plein — *plenus dies*. A quelques heures d'intervalle, il récitait les prières que font les prêtres avec l'imposition des mains, il bénissait une portion de son peuple dans l'officielle visite pastorale, et il se recommandait enfin lui-même au Dieu vers qui il se sentait aller. Son zèle pour le recrutement du clergé, son amour des âmes confiées à sa sollicitude et son souci constant de sanctification personnelle s'affirmaient en tout cela comme il convenait à sa vie, qui fut avant tout une vie d'œuvres.

Mgr Duhamel était un homme d'un grand sens, d'une rare prudence et d'une discrétion parfaite. Il a gouverné, trente-cinq années durant, un diocèse qui fut constamment en travail et en progrès. Quand il succéda à Mgr Guigues, en 1874, il trouva à Ottawa 60 paroisses, 80 prêtres et un peu moins de 100,000 fidèles. Deux fois depuis le diocèse a été divisé et Ottawa possède aujourd'hui quand même 136 paroisses, 258 prêtres et au delà de 150,000 fidèles. Or, le prudent prélat n'a jamais fait que des heureux, et il est passé, sans heurt aucun, à travers les difficultés inséparables d'une période de formation

et d'organisation. Evêque, puis archevêque, de la capitale du pays, il entretint avec les sommités du monde civil, le gouverneur-général et ses ministres, comme avec le délégué apostolique et tous ses collègues, les archevêques et évêques de Québec et d'Ontario, les meilleures relations. Homme aux vues larges, très ferme toujours dans les principes, plein de tact et d'habileté dans l'art du gouvernement des hommes et des choses, il eut le talent de toujours mener la barque à lui confiée dans des eaux calmes et sereines. Son administration semble n'avoir connu aucune difficulté, parce que sans doute il savait les dominer et les vaincre sans qu'il y parût beaucoup.

« Mgr Duhamel — écrivait, le 7 juin, le Père Alexis, des Capucins, dans l'*Action Sociale* — meurt plein d'œuvres, sinon plein de jours, et peut comparaître devant son juge avec une ample moisson de mérites. — C'était un homme prudent et qui savait se taire. Occupé toute sa vie aux affaires plutôt qu'aux études, mais doué d'une vive intelligence et d'une grande facilité d'assimilation, il écoutait volontiers et profitait de tous les renseignements d'où qu'ils vinssent. — Il était très discret, ferme dans les questions d'administration, comme il convient à un chef ; dans la vie privée, il était fort avenant et fort gai. — Son cœur ne s'ouvrait qu'à bon escient et rarement. Pourtant c'était un cœur

tendre et fidèle, qui, une fois donné, ne se reprenait jamais ; mais il affectait d'être impassible. — Il était très humble, avait une foi tranquille et une confiance de petit enfant en la Vierge Marie. — Il s'est préparé longtemps à la mort, se demandant chaque soir s'il serait en vie le lendemain. Que Dieu ait son âme ; que tous ceux qui l'ont connu et l'ont estimé fassent à ce grand archevêque, aujourd'hui en présence de son maître, l'aumône d'une prière ».

On ne saurait mieux dire.

Joseph-Thomas Duhamel était né à Contrecœur, le 6 novembre 1841, d'une famille de cultivateurs. Il était le dernier d'une série de douze enfants. Son père, François Duhamel, et sa mère, Marie-Joséphine Audet-Lapointe, durent bientôt émigrer à Bytown (Ottawa). L'enfant n'avait alors que quatre ou cinq ans. Le voyage se fit en charrette. L'archevêque plus tard souriait en précisant ce détail. De Contrecœur à Ottawa, en charrette, il y a soixante-cinq ans, c'était un rude voyage !

En octobre 1848, le premier évêque d'Ottawa, Mgr Guigues, ouvrait le Collège Saint-Joseph, qui est devenu depuis l'Université d'Ottawa ; le jeune Thomas, avec ses deux frères, fut au nombre des premiers élèves. Ses succès furent sérieux. En 1863, le 19 décembre, il devenait prêtre. Il fut vicaire à

Buckingham, puis curé à Saint-Eugène. Dès 1864 Mgr Bourget, qui allait souvent à Rigaud, y rencontrait le jeune curé, et il le prit en grande estime. Mgr Guigues, de son côté, avait les yeux sur lui. L'abbé Duhamel, qui connaissait parfaitement les deux langues, prêchait beaucoup. Sa réputation s'étendait au loin. En 1869, il accompagna Mgr Guigues au Concile du Vatican. En 1873, les évêques de Québec le désignaient pour faire partie d'une commission chargée d'étudier et de faire modifier la loi sur la construction des églises. En 1874, il succédait à Mgr Guigues. Il avait à peine 33 ans. La moitié de sa vie, et même plus, devait être donnée à un épiscopat aussi fécond que laborieux.

Mgr Duhamel fut sacré le 28 octobre 1874. Il devait être élevé à la dignité d'archevêque, en même temps que feu Mgr Fabre, le 8 juin 1886. Il chercha d'abord à bien connaître son diocèse. Il en avait déjà deux fois fait le tour quand il fit son premier voyage à Rome, en 1878. C'est au cours de ce voyage que le jeune prélat assista à l'ordination sacerdotale de celui qui a prononcé son oraison funèbre, Mgr l'archevêque de Montréal. En 1882, son diocèse, sur sa demande, était divisé. Le Vicariat de Pontiac, l'actuel diocèse de Pembroke, était fondé avec Mgr Lorrain comme premier évêque. Presqu'en même temps, l'évêque d'Ottawa cédait une partie de son territoire à Peterboro. En 1876 Mgr Duhamel avait fait

reprendre les travaux de sa cathédrale. En 1882 et 1883, il acceptait les Jésuites au Nominingue et les Pères de Marie à Montfort. Les Sœurs de la Sagesse et les Sœurs de Sainte-Croix furent admises dans le diocèse à peu près vers le même temps. En 1884, c'était le tour des Dominicains. En 1886, nous l'avons dit, il devenait archevêque. Il reçut le pallium des mains du cardinal Taschereau, et ce fut le chanoine Bruchési qui fit le sermon de circonstance. La même année, les Sœurs de Marie s'établissaient à Vankleck Hill. En 1887 arrivaient les Sœurs du Précieux-Sang. En 1905, les Pères du Saint-Esprit venaient s'installer sur la Gatineau. En 1907, l'archevêque acceptait les Rédemptoristes, et, en 1909 les Petites Sœurs des Pauvres. Quant aux Oblats de Marie, qui étaient déjà dans le diocèse depuis Mgr Guigues, qui était lui-même Oblat, c'est sous l'administration de Mgr Duhamel qu'ils ont vu s'ériger ou s'agrandir leur scolasticat et leur juniorat, que leur Collège Saint-Joseph est devenu l'Université que tous connaissent, en 1889. Outre l'achèvement de la cathédrale, l'un des plus beaux temples du pays, et les améliorations considérables faites au palais archiépiscopal, on note encore, au cours du règne de l'actif prélat, les constructions du Lyceum Saint-Patrice, de l'église Saint-Joseph, de l'église du Sacré-Cœur (incendiée depuis), de l'église Saint-Jean-Baptiste, de l'église Sainte-Brigide et de tant

d'autres. Bref, la ville s'est couverte d'églises et le diocèse de paroisses, avec couvents et collèges. Les régions de colonisation ont toujours eu la constante sollicitude de ce cœur d'évêque patriote, notamment au Nominingue et au Témiscamingue. « Les comtés de Prescott et de Russel — disait un journal — sont devenus essentiellement français, et ceux d'Ottawa et de Pontiac plus français que jamais ».

Et nous savons que cette énumération déjà longue reste fort incomplète. Mais elle suffit pour nous permettre de rendre hommage à l'inlassable activité du regretté prélat. L'an dernier, il présidait au sacre du nouvel évêque du Témiscamingue, Mgr Latulippe, comme il avait présidé au vingt-cinquième d'épiscopat de son premier suffragant, Mgr Lorrain, l'année précédente. Il y a quelques semaines à peine, il assistait, malade, mais toujours énergique, à la cérémonie de la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église du Sacré-Cœur. Il avait résolu de mourir au poste, et, nous l'avons déjà dit, Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour l'édification de son clergé et de ses fidèles. « Monseigneur est mort comme il le souhaitait — écrit son vicaire-général, Mgr Routhier — debout dans la vigne du Seigneur, se dépensant dans un travail obstiné ». C'est sûrement l'un des plus beaux éloges que l'on puisse faire sur la tombe d'un soldat, d'un apôtre et d'un évêque.

Déjà la presse du pays, celle de langue française et celle de langue anglaise, même celle de nos compatriotes d'une foi différente, ont rendu un hommage magnifique à la mémoire de ce grand évêque. Qu'il nous soit permis de saluer avec le plus profond respect, une dernière fois, les restes mortels du regretté archevêque, et d'offrir à nos confrères du beau diocèse d'Ottawa, nos sympathies sincères et émues. — *Beati qui in Domino moriuntur !*

Montréal, Juin 1909.



LAPRÈS & LAVERGNE, PHOTOGRAPHES,
360, RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

LE CHANOINE VAILLANT

1855 — 1909

NOUS venons de rendre les derniers honneurs à la dépouille mortelle de M. Vaillant, procureur de l'archevêché de Montréal, chanoine et primicier du chapître de la cathédrale, supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu et chanoine honoraire de Chartres, qui est décédé, muni des sacrements de l'Eglise, pieusement et paisiblement, à l'Hôtel-Dieu, le 15 septembre 1909. La cérémonie de ses funérailles, qui a été présidée, en l'absence de Mgr l'archevêque retenu au Concile Plénier de Québec, par son auxiliaire Mgr Racicot, et à laquelle près de 200 prêtres et des députations de toutes les communautés de la ville assis-

taient, a été sûrement l'une des plus imposantes qui se soient vues depuis les funérailles du regretté Mgr Fabre.

C'était justice. Comme l'a si heureusement dit M. le chanoine Gauthier, curé de la cathédrale, que Mgr l'archevêque avait chargé de porter la parole en son nom, « le dévouement de M. Vaillant fut le plus souvent obscur, et pendant 31 ans, il s'est appliqué, à l'archevêché de Montréal, à des besognes ingrates qu'une âme sacerdotale peut avoir raison de trouver arides ». C'était de quoi, semble-t-il, ses confrères et les fidèles qui l'ont le mieux connu, voulaient témoigner en se pressant si nombreux à ses funérailles. On rendait hommages à cet excellent collaborateur du premier pasteur du diocèse, qui fut avant tout un homme de travail, un homme d'ordre et un homme de bien.

« C'est l'un des derniers — disait encore M. le chanoine curé — de ceux qui ont connu les mauvais jours, et nous qui sommes venus plus tard nous nous rendons difficilement compte de la situation gênée, précaire, où se sont trouvés un jour les intérêts matériels du diocèse. M. Vaillant fut l'un des artisans, et l'un des plus précieux, de cette restauration qui nous a rendu la confiance et le crédit. Et Dieu sait ce que notre confrère a mis à cette œuvre essentielle d'entente des affaires, de méthode, d'ordre, de prudence et de suite ». Il était difficile, croyons-nous, en quelques

courtes phrases, de dire plus justement ce que fut l'œuvre du regretté procureur, à l'archevêché de Montréal, pendant plus de trente ans.

L'ouvrier d'ailleurs convenait à l'œuvre admirablement. Exact et ponctuel, il arrivait partout à l'heure, au jour et à la date fixée : à son bureau comme à son confessionnal, à son bilan de la fin d'année et à ses entrées mensuelles comme à ses visites de supérieur ecclésiastique et à sa messe de 5,30 heures, à la cathédrale, qu'il a dite si longtemps.

« Il avait une âme de prêtre — disait encore M. le curé Gauthier — et il aimait les âmes. Il savait s'attacher à leur service avec ce souci visible de leur faire du bien qui laissait voir l'estime qu'il faisait d'elles et de son ministère, et ceux-là qui auraient pû redouter ses vivacités, se sentaient quand même attirés par ce cœur qu'ils savaient très serviable et très bon ».

La bonté, chez M. Vaillant, se présentait avec cette qualité qu'on aime tant à voir dans un prêtre : la discrétion. Ce cœur de prêtre ensevelissait comme dans un tombeau ce qu'on lui confiait. Il parlait très peu de lui-même, de sa vie, de ses projets, de ses travaux, de ses souffrances. Il a vu venir la mort avec calme et sérénité. Jusqu'aux derniers jours et jusqu'aux dernières heures il a su sourire à ses confrères et à ses visiteurs. Il avait l'âme forte autant que charitable.

Pendant les solennelles célébrations des fêtes de l'Hôtel-Dieu, M. Vaillant était retenu à sa chambre, à l'hôpital même, très mal, presque à l'agonie, mais encore parfaitement conscient. « Votre maladie est comme un voile jeté sur ces fêtes », lui disait un ami ? « Oh ! non — fit-il — ce sont des fêtes publiques, solennelles ; on ne doit pas, ce serait un manque de mesure, s'occuper de moi ». Tout l'homme est dans cette phrase très simple.

M. le chanoine Joseph-Alfred Vaillant avait cinquante-quatre ans. Il était né en effet, à l'Assomption, le 22 janvier 1855, de feu Edouard Vaillant et de Vitaline Dufort. Sa vénérable mère lui survit. Après de solides études au Collège de l'Assomption, il fut ordonné prêtre à Montréal, le 7 avril 1878. Quelques mois, il professa au collège où il avait fait ses études, puis il fut appelé à l'évêché, où il travailla, toute sa vie de prêtre, à l'œuvre que nous avons dite. En 1891, quand feu Mgr Fabre réorganisa son chapître, avec ceux qui sont aujourd'hui Nos Seigneurs Bruchési, Emard, Archambeault et Racicot, M. Vaillant fut créé chanoine. Il avait toujours travaillé à la procure, mais c'est en 1897 qu'il devint le procureur en titre de l'archevêché. La même année, il était nommé primicier du chapître métropolitain et supérieur ecclésiastique de l'Hôtel-Dieu. En 1906, il devenait chanoine honoraire de Chartres.

Frappé depuis six ou sept ans par cette impitoyable maladie du foie qui devait l'emporter, ce n'est qu'en décembre dernier, au cours des exercices de la retraite des prêtres de l'archevêché, qu'il se sentit plus violemment menacé. Il se mit plus immédiatement sous les soins du médecin. Tantôt à l'Hôtel-Dieu, tantôt, et le plus souvent, à l'Assomption, chez sa vénérable mère, près de son frère le professeur de sciences du collège, de ses sœurs et de toute sa famille, avec des alternatives de pire et de mieux, il se vit lentement désorganiser et ruiner par le terrible mal. Quinze jours avant la fin, avec son fidèle ami, M. le chanoine Martin, il revint de l'Assomption pour n'y plus retourner.

A l'Hôtel-Dieu, sa famille d'abord et les bonnes Sœurs qui l'affectionnaient comme un père — et il l'était pour elles ! — le soignèrent le mieux possible. Son bon frère passa les nuits comme les jours auprès de lui. Ses confrères le visitèrent souvent. La dernière nuit deux chanoines, MM. Martin et Roy, la passèrent près de lui. Mgr l'auxiliaire visita souvent son ancien compagnon de bureau.

Mgr l'archevêque, au milieu de ses incessantes occupations, sut trouver du temps pour « son vieil ami de vingt-cinq ans », et, trois jours avant la date fatale, à l'issue de la cérémonie de la fête religieuse du travail pour les femmes à Notre-Dame, Sa Grandeur se rendait au chevet du cher malade avec Mgr Guer-

tin et Mgr Roy, et tout les trois le bénissaient affectueusement.

Enfin, il fallut mourir. Il mourut. Il mourut, la paix dans l'âme, toujours admirablement résigné, son frère dévoué, d'autres parents, un confrère de classe, le Père Jodoin, étant près de lui. Il mourut comme il avait vécu, en homme, en brave, j'allais écrire en vaillant ! Sa mort — comme l'a dit son éloquent panégyriste — fut vraiment le beau moment de sa vie.

Montréal, Septembre 1909.



MGR PROULX

1835 — 1909

Mgr Proulx, le vénéré supérieur du Séminaire de Nicolet, est mort à Rome, le 15 octobre dernier, après trois jours seulement

de maladie, à 74 ans, et au lendemain de son cinquantième de sacerdoce. Bien que le regretté défunt ne fut pas de notre diocèse, ni même de notre province, il nous semble que nous devons aux nombreux amis qu'il comptait chez nous, comme partout du reste, et aussi à la haute dignité et à la parfaite unité de sa vie de professeur et de directeur dans un séminaire, un spécial hommage. Nous empruntons en partie à notre confrère de Québec, l'*Action Sociale*, le touchant récit des derniers jours et des circonstances de la mort de Mgr Proulx.

Les circonstances qui ont précédé sa mort offrent un intérêt particulier qui font bien comprendre les desseins de la Providence à l'égard de ce dévoué prêtre, qui passa près de 60 ans de sa vie à aider la grande et belle œuvre de l'éducation de la jeunesse au Séminaire de Nicolet. Il semblerait que Dieu ait voulu récompenser ce serviteur toujours zélé, toujours actif, et toujours dévoué à la corporation du séminaire, dont il fit son œuvre personnelle comme procureur, puis comme supérieur. — Pour mieux faire comprendre les voies de la divine Providence à son égard, rappelons qu'en 1872, Mgr Proulx se rendait à Rome en compagnie de M. l'abbé Walsh, ancien professeur à Nicolet. Au cours de ce voyage de piété, Mgr Proulx promit à Dieu que, s'il lui accordait cinquante ans de vie sacerdotale, il reviendrait à ce même endroit, au tombeau des

apôtres, fêter ses noces d'or. — Or, en septembre dernier, Mgr. Proulx partait pour Rome, accompagné de M. l'abbé Ernest Devoy, neveu de feu l'abbé Walsh, dont nous venons de parler. Il s'en allait d'un cœur joyeux accomplir sa promesse. — Les voyageurs se rendirent d'un trait de Nicolet à New-York, de là à Naples et de Naples à Rome. Le 22 septembre, ils arrivaient au Collège Canadien. — Le 25 septembre, fidèle à sa promesse, Mgr Proulx célébrait le saint sacrifice sur le tombeau des Saint Apotres et rendait grâces à Dieu pour ses cinquante années de vie sacerdotale !... Le même jour, une faveur insigne lui était accordée. Il avait le bonheur de s'agenouiller aux pieds de Sa Sainteté Pie X, qui le recevait en audience avec quelques autres compatriotes. — Le lendemain, en rentrant au Collège Canadien, Mgr Proulx avait le bonheur de recevoir les bons souhaits de son évêque, et sur le champ il écrivait une touchante lettre de remerciements à Mgr Brunault, exprimant à ce dernier toute sa joie de se retrouver à Rome pour célébrer ses noces d'or. Cette lettre, nous a dit Mgr de Nicolet, est écrite avec toute l'ardeur et tout l'enthousiasme d'un jeune cœur d'apôtre. — Mais Dieu, dans sa miséricorde avait jugé bon de rappeler près de lui cette âme encore si pleine de sacrifices et d'abnégation pour son service. Il était parti de Nicolet le 6 septembre en bonne santé ; il

avait fait tout le voyage sans rien ressentir d'anormal ; mais, le 12 octobre au matin, il tombait gravement malade, et le 15, il mourait à l'hôpital romain, entouré de quelques compatriotes : M. l'abbé Clapin, supérieur du Collège Canadien à Rome, MM. les abbés Courchènes et Langelier et l'honorable M. Rodolphe Lemieux, ministre des postes au Canada, ces trois derniers anciens élèves de Nicolet.

La nouvelle de la mort de Mgr Proulx, racontait un communiqué à la presse, a eu dans Nicolet l'effet d'une traînée de poudre. Le défunt était l'une des figures les plus connues et les plus populaires que l'on puisse imaginer. C'était en effet un saint prêtre, un éducateur intelligent, un administrateur entendu et dévoué. Son humilité et sa charité faisaient l'admiration de tous. Les nombreuses générations d'élèves qui l'ont connu dans ce séminaire, où il a passa 64 ans de sa vie, l'affectionnaient comme un père, et il le leur rendait bien. Aux fêtes du « centenaire », il y a quelque cinq ans, il faut avoir vu les « anciens » aller vers le *Père Proulx* avec la confiance et l'abandon de toujours ! Et comme il s'en montrait heureux et paternellement fier !

« Déjà nous voyons toute la famille nicolétaine plongée dans le deuil — disait à son prône M. le curé de la cathédrale de Nicolet. C'est une noble et grande figure qui disparaît du milieu de nous. Il fut un homme dont la valeur se mesure non seulement sur

les qualités de l'esprit et du cœur, mais encore sur la permanence des services rendus. Il a vécu toute sa vie dans notre séminaire, y dépensant ses talents, ses labeurs et ses peines, à la gloire de la chère institution qu'il aimait tant, qui lui gardera un impérissable souvenir ».

Mgr Proulx Moïse-Georges était né à Nicolet même le 29 septembre 1835. Il était le fils de feu Jean-Baptiste Proulx, député, puis conseiller législatif. Il entra jeune au séminaire de sa ville natale, pour n'en plus sortir, et fut ordonné le 25 septembre 1859. Il a fêté cette année, à Rome, comme nous l'avons dit, ses noces d'or sacerdotales. C'est donc un demi-siècle qu'il a donné à son Alma Mater comme professeur, comme directeur, comme procureur et comme supérieur. Il était encore le supérieur en charge à sa mort. Il avait été nommé vicaire-général, il y a quelques années par Mgr Brunault, et la prélature lui avait été donnée par Rome à peu près vers le même temps. Il était aumônier des Sœurs du Précieux-Sang depuis leur arrivée à Nicolet. Deux des frères de Mgr Proulx sort jésuites, les RR. PP. Edouard Proulx et Stéphen Proulx.

Montréal, Novembre 1909.



LAPRÈS & LAVERGNE, PHOTOGRAPHES,
360, RUE ST. DENIS, MONTRÉAL.

L'ABBÉ VAILLANT

1859 — 1910

Le 19 mai dernier (1910), mourait à l'Assomption, l'un des professeurs les plus méritants de ce beau collège, qui en compte tant depuis les quatre-vingts ans qu'il existe. M. l'abbé Alexandre Vaillant, professeur de sciences. M. Vaillant était le frère cadet de feu M. le chanoine Vaillant. En quelques mois, les deux frères, et aussi leur vénérable et pieuse mère, sont ainsi partis pour l'éternité. Ils s'aimaient tant que Dieu a voulu qu'ils ne fussent pas longtemps séparés.

« Né avec une âme bonne, nous écrit l'un de ses confrères, M. Vaillant la garda jusqu'à la mort, ou mieux, il la rendit meilleure encore ». Il est difficile de trouver un éloge plus simple et plus éloquent. M. Alexandre — comme on

aimait à l'appeler — était né le 15 juin 1859, d'une famille humble et modeste, où la vertu était en honneur. Il devint prêtre, le 3 juin 1882, comme tout naturellement, après avoir été un écolier modèle. Il resta au Collège de l'Assomption toute sa vie. De 1878 (1er septembre) à 1910 (14 mai), c'est-à-dire pendant trente-deux ans, il fut professeur de sciences. C'est un bel exemple de constance au labeur. « Pour rendre service » il fut aussi professeur estimé de théologie pendant les dernières années de sa vie, mais il disait lui-même que « ce n'était pas là son occupation. »

M. Vaillant — nous écrit un confrère — fut toujours un peu écolier, mais un bon, un excellent écolier. Il aimait Dieu dans ses supérieurs... il ne pouvait pas comprendre qu'on résistât à l'autorité. Il aimait Dieu dans son prochain, dans son père, dans sa « bonne vieille maman, qu'il écoutait encore, l'an dernier, avec la déférence d'un petit enfant ».... Il aimait Dieu dans son frère, feu M. le chanoine Vaillant, pour qui il eut toujours tant de respect et qu'il assista dans sa dernière maladie d'une façon si touchante... Bref, pourquoi sembler indiquer des limites, M. Alexandre aimait Dieu en tout le monde.

Si, parfois, quelques remarques moins charitables se faisaient devant lui au sujet de quelqu'un, il tâchait de le défendre : « Il a du bon », disait-il. M. Vaillant aimait à rendre service. C'était le meilleur et le plus affa-

ble des hôtes. Il se dépensait volontiers pour les visiteurs. Et pour les élèves donc ! Au « conseil » du collège et à la correction du baccalauréat à Québec, qui ne se souvient que le bon M. Vaillant avait partout des « entrailles de père ». Sa bourse d'ailleurs était ouverte comme son cœur. Mais surtout il aimait les âmes, se faisant tout à tous.

D'une nature sensible à l'excès, il souffrait du moindre heurt. Et cela eût été chez lui un défaut, s'il n'avait pas été doué d'autre part d'une patience inlassable qui le rendait capable de tout souffrir avec calme pour l'honneur de l'Eglise et le succès des œuvres auxquelles il eut à collaborer. Le devoir ainsi accompli, avec une complète abnégation de soi, sans jamais aucun repos, pendant trente ans... use une vie et fait qu'on fournit nécessairement une carrière plutôt rapide et courte. Frappé le 14 mai d'un mal qui ne pardonne pas, M. l'abbé Alexandre Vaillant mourait presqu'inopinément le 19. Ses funérailles eurent lieu le lundi, 23 mai, et elles furent présidées par Mgr l'archevêque, au milieu d'un grand concours du clergé et du peuple.

Montréal, Juin 1910.

MÈRE FILIATRAULT

1839 — 1910

Nous avons le regret d'apprendre le décès, arrivé le 11 juin, de la vénérée supérieure-générale des Sœurs Grises, Mère Filiatrault. Nous nous reprocherions de ne pas lui rendre ici l'hommage que nous devons à ses mérites et à son œuvre. Des soixante-onze ans qu'elle a vécus, quarante-six ont été donnés à la vie religieuse, dont pas moins de treize à la tâche toujours redoutable que constitue le fardeau de l'autorité.

En effet, de 1887 à 1892, puis de 1897 à 1902, et enfin de 1907 à sa mort, Mère Filiatrault tint d'une main à la fois ferme et douce la succession de la vénérable Mère d'Youville. Alternant avec Mère Deschamps et Mère Hamel, elle fut la douzième, la quatorzième et la seizième supérieure-générale de l'Institut des Sœurs Grises. Entretemps elle fut assistante générale et supérieure-vicaire de la vicairie d'Youville. Ce simple énoncé en dit long sur la responsabilité de sa vie. Ceux qui gouvernent et qui commandent sont justement entourés d'honneurs ; mais, devant l'histoire et devant Dieu, ils ont à rendre des comptes bien lourds. L'histoire de Mère Filiatrault sera facile et belle à écrire. Tout se tient et s'enchaîne dans la trame de cette vie très simple et si remplie.

Marie-Praxède Filiatrault était née en 1839 (10 avril), à Sainte-Rose de Laval, d'une famille dont le nom est honorablement connu. Il semble que ces noms de Rose et de Laval — la première sainte américaine et le premier évêque du pays — avec celui de Praxède — la sœur de Pudentienne et comme elle la fille spirituelle de saint Pierre — aient porté bonheur à la future religieuse. Il n'était pas tard dans sa vie que sa vocation se dessinait très ferme. Il lui fallut pourtant la laisser mûrir dans le monde quelque temps. Ce n'est qu'en 1862 qu'elle entra au couvent. Et même alors, le monde n'avait pas encore renoncé à elle ; si elle eût voulu, l'avenir de ce côté s'offrait toujours souriant et brillant. Mais Marie-Praxède se voulait toute à Dieu et à ses œuvres. La novice resta au couvent, en dépit de toutes les propositions si honorables qu'elles fussent, et, le 14 septembre 1864, elle devenait religieuse.

Sa carrière fut rapide. D'abord économe à l'Hospice Saint-Joseph, puis à la procure de la maison-mère, elle devint ensuite supérieure de Nazareth. En 1883, nommée l'une des assistantes elle entrait dans l'administration générale qu'elle ne devait plus quitter. Nous avons dit comment, élue supérieure-générale en 1887, elle fut réélue en 1897, puis en 1907.

Mère Filiatrault était avant tout une femme de bon sens, d'un bon sens supérieur, qui lui permettait de juger vite et juste les hommes

et les choses. Sous son gouvernement, pas moins de quinze missions s'ouvrirent, ici ou là, confiées à l'Institut. Grâce à son initiative, des œuvres intéressantes furent commencées ou reprises. En particulier, elle eut toujours grandement à cœur les œuvres qu'affectionnait spécialement la Vénérable Fondatrice. Les conseils qu'elle donnait aux Sœurs, tant pour leur formation scientifique et leurs études que pour leur esprit de générosité et d'abnégation dans le service des malades, méritent d'être précieusement conservés. On a dit d'elle fort gentiment « qu'elle était essentiellement Sœur Grise » ! Si son humilité lui eût permis d'aimer les compliments, c'est celui-là sans doute que d'avantage elle eut prisé.

Avec les qualités de l'esprit, Mère Filiatrault possédait aussi les plus beaux dons du cœur. Une vraie fille de Mère d'Youville n'y saurait en effet manquer. A voir les charités innombrables que depuis deux cents ans nos bonnes Sœurs Grises répandent dans Montréal et au dehors — comme aussi nos dévouées Sœurs Noires (de la Providence qui sont venues cent ans plus tard) — on se prend à penser à cette Samaritaine de l'Evangile qui versait tous ses parfums sur les pieds du Maître, et l'on se dit : « Comme Jésus doit les aimer » ! Mère Filiatrault était au premier rang de celles qui donnent ainsi sans compter jamais, parce que d'abord elles se donnent elles-mêmes. Son cœur avait beau donner, il était toujours prêt

à donner encore. Elle savait gouverner, certes, avec prudence et fermeté, mais elle savait aimer aussi, elle savait pardonner. Ce n'est pas sa main jamais qui eût brisé définitivement le roseau à demi rompu !

Faut-il dire en plus qu'elle était femme de distinction, qu'elle faisait avec une simplicité charmante et un grand tact les honneurs de son couvent ? On a raconté qu'en 1898, Mgr Merry del Val, alors délégué du Pape au Canada, en avait été frappé, et on ajoutait que l'éminent cardinal d'aujourd'hui en garde la souvenance !...

Les derniers jours de la regrettée Mère Filiatrault ont été à la souffrance qu'elle accepta avec une parfaite sérénité d'âme, aux sacrements de l'Eglise qu'elle reçut avec un sens évident de foi. Elle s'en est allée vers Dieu pleine de confiance. Ses funérailles ont été très solennelles. Mgr l'archevêque avait voulu les présider en personne.

La veille, Sa Grandeur, rentrant de sa visite pastorale, se rendait à la salle de communauté de la rue Guy, et là, rompant le silence très lourd de cette vaste assemblée de Sœurs en larmes, Monseigneur avait parlé aux filles de leur Mère avec des mots qui allaient au cœur parce qu'ils venaient du cœur.

« Depuis quelque temps — disait-il — je la voyais faiblir. Hélas ! mes craintes n'étaient que trop fondées. C'est une longue vie que votre Mère a donnée à l'Eglise et à la Com-

munauté. Vous l'avez appréciée, comme elle le méritait, en l'appelant à vous diriger si longtemps. Son zèle pour les œuvres et son amour des pauvres étaient surtout remarquables. Elle savait compâtir, mettre du baume sur toutes les blessures. La mort d'une personne si méritante est pénible surtout pour ceux qui restent. Elle, votre Mère, a déjà, sans doute, reçu sa récompense. Quand même, l'Eglise nous en fait un devoir, nous prierons pour elle. « Mère admirable — a dit Louis Veuillot — l'Eglise place autour des cercueils de ses enfants des flambeaux, symboles de vie »... Il n'y a pas bien longtemps moi aussi, j'ai perdu ma mère, je comprends votre douleur ; mais les flambeaux brillent toujours auprès de nos chers cercueils, et c'est une consolation »... « Un jour, à Rome — ajoutait Monseigneur — dans l'église de sainte Pudentienne, j'ai lu cette inscription, qu'un grand cœur sans doute avait fait graver à l'adresse de quelque bienfaiteur : « Adieu, adieu, frère chéri. Sois à jamais béni toi qui m'as bien aimé » !

Et dans la grande salle, froide et triste à cause du deuil, les Sœurs-Grises se faisaient l'application de la belle sentence en pensant peut-être que Praxède était la sœur de Pudentienne, et que leur regrettée Mère — comme les deux filles du sénateur Pudens — méritait d'être par elles toutes à jamais bénie, parce qu'elle les a toutes bien aimées.

Montréal, Juillet 1910.



LE CURÉ AUCLAIR

1846 — 1911

Au moment où je réunis, pour l'édition populaire de la maison Beauchemin, quelques-unes des biographies de prêtres et de religieuses, que j'ai eu l'occasion d'écrire depuis une dizaine d'années, il m'a semblé que je me devais à moi-même, et que je devais à la mémoire de celui qui fut le bienfaiteur de ma vie, mon oncle regretté, l'ancien curé Auclair de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de lui consacrer ici quelques pages.

Au lendemain de sa mort, arrivée il y aura bientôt deux ans, la discrétion m'imposait une naturelle réserve. Je laissai à un ami d'écrire les lignes, d'ailleurs si sympathiques et si bien faites, qui parurent à son sujet dans la *Semaine religieuse* de Montréal. Pour

moi, je me contentai d'écrire, au bas du portrait-souvenir qu'on distribua dans notre famille et à quelques intimes, cette note, trop concise, mais qui disait bien le sentiment de mon cœur : « Il a aimé les œuvres de Dieu et s'y est dévoué sans compter. Fondation de paroisse, construction d'églises et d'écoles, organisations de tout genre, érection d'un Hospice qui porte son nom, tout lui avait réussi jusqu'au terme de sa longue carrière...

Mais à la fin, Dieu a voulu que sa force vacille, que sa voix se taise, que son bras se paralyse. Ses travaux restent, mais lui est mort écrasé par la douleur. Il a mêlé ses larmes et ses prières dans le silence de sa retraite. Dieu qui est juste, l'aura reçu en sa miséricorde, parce qu'il fut pieux et bon pour les pauvres. Le premier par droit d'aînesse de tous les orphelins qu'il a secourus, j'ai le droit et le devoir de le dire très haut, en le recommandant aux prières de ceux qui l'ont aimé ».

Mais maintenant, dans ce livre qui gardera peut-être à la postérité le souvenir des hommes d'œuvres et des femmes de bien, dont j'ai eu à m'occuper en remplissant mes fonctions de chroniqueur, on ne trouvera pas mauvais, je pense, que, par exception, je donne une place au prêtre au cœur d'or, qui succéda à mon père auprès de mon berceau en deuil, et à qui, après Dieu et mes parents, je dois absolument tout ce que je suis.

L'abbé Magloire Auclair était né à Saint-Vincent-de Paul de l'île Jésus, au rang Saint-François, d'une honnête famille de laboureurs, le 18 septembre 1846. D'après le *Dictionnaire généalogique des Familles de Charlesbourg* de M. l'abbé D. Gosselin, deux Auclair, Pierre et André, fils de Jean Auclair et de Suzanne Aubineau (de Saint-Vien, évêché de La Rochelle en France), se marièrent, en 1679 et en 1681 respectivement, à Charlesbourg, et firent souche au pays. L'un des fils d'André, François, fut le père de Jean-Baptiste, lequel se maria à Saint-Vincent de Paul en 1761. Le père du futur curé, qui s'appelait lui aussi, Jean-Baptiste, était, par son père Louizonnet, le petit-fils de ce premier Auclair de Saint-Vincent de Paul. De père en fils, on avait cultivé la terre et honnêtement servi Dieu.

Magloire était le treizième d'une famille de quinze enfants, dont sept ont vécu jusqu'à l'âge d'homme. L'un des plus jeunes, par conséquent, il put, grâce au bon vouloir de ses aînés qui aidaient le père dans ses travaux de la terre, et sur les conseils du curé, suivre, à peine âgé de onze ans, son frère Elie (qui mourut avocat) au collège de Sainte Thérèse. Il y fut confrère de classe de Mgr LaRocque, du curé Lecourt, de feu le curé Proulx, de feu le curé Cousineau, etc. Il se distingua surtout par sa vivacité et son bon entrain. A 18 ans, il avait fini ses études. Mais il n'avait pas fini

de travailler, oh ! non. Il prit la soutane et Mgr Bourget l'envoya enseigner au collège Masson, à Terrebonne. Il y amenait son plus jeune frère, Zéphirin, l'actuel curé de Saint-Polycarpe. C'est à Terrebonne qu'il se lia d'amitié avec l'abbé Procul Bélanger, aujourd'hui chanoine au diocèse d'Ottawa, qui est resté son meilleur ami et lui a été fidèle, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, jusqu'à la fin. C'était en 1865-66. Me pardonnera-t-on de noter que c'est précisément en février 1866 que mon père (Elie) mourut à 26 ans. En juillet, je venais au monde, et le jeune ecclésiastique, qui était mon oncle, prélevait sur ses modestes premiers honoraires de professeur la somme nécessaire aux premiers habits que j'ai portés. C'était déjà, un orphelin qu'il adoptait. Combien d'autres ont connu depuis sa générosité ! L'année suivante, l'abbé Magloire fut dirigé par Mgr Bourget vers le Grand Séminaire et le Collège de Montréal, où il fut professeur pendant deux ans. En 1869, le 19 décembre, il recevait l'ordre sacré de la prêtrise. Sa carrière de professeur, tout comme ses années d'élève, n'ont pas été, je pense, exceptionnellement brillantes ; mais j'ai souvent ouï dire qu'il avait aisément conquis et gardé, par sa bonne humeur et son activité au travail, l'affection de ses condisciples ou de ses élèves et la confiance de ses supérieurs.

Prêtre, il fut vicaire huit ans et curé trente-

quatre ans environ. Il fut d'abord vicaire à Saint-Cyprien de Napierreville, chez le curé Mgr Morisson, dont il garda toute sa vie, comme aussi de Mgr Bourget, un souvenir profond. A la mort de Mgr Morisson, il fut nommé vicaire de M. le curé Taillon, à la paroisse qu'on appelait alors Saint-Louis-du-Mile-End. Le 13 septembre 1877, feu Mgr Fabre le chargeait de la desserte de la nouvelle paroisse de Saint-Lazare de Vaudreuil. Il y construisit l'église et le presbytère en trois ans, fit aimer Dieu et s'y fit aimer beaucoup. Le 26 octobre 1880, le regretté Mgr Fabre, en l'appelant à la cure de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, lui écrivait (j'ai la lettre sous les yeux)... « J'aurais voulu ne pas vous déranger d'ici à plusieurs années. Mais je me vois poussé par la nécessité de chercher un homme dévoué, qui ait de l'aptitude pour le genre de ministère que j'ai à vous offrir. Vous savez que la paroisse de Saint-Jean-Baptiste à Montréal est dans une vilaine passe. J'ai la conviction qu'en y mettant votre bonne volonté et votre zèle vous réussirez à mettre cette paroisse sur la bonne voie. Ce sera un peu dur au commencement, mais plus tard, vous serez heureux d'avoir sauvé cette église et vous aurez de grandes consolations avec la population »... M. le curé Auclair prit possession de sa nouvelle paroisse, le dimanche, 7 novembre 1880. Il devait donner sa résignation de curé en février 1911, pour aller vivre

ses derniers mois, chez son frère, M. le curé de Saint-Polycarpe, où il mourut le 11 décembre 1911.

C'est dont trente années entières que M. le curé Auclair passa à Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Il ne m'appartient pas de proclamer qu'il justifia la confiance du prudent évêque que fut Mgr Fabre. Mais je puis bien dire que mon cher oncle, suivant les paroles mêmes du regretté prélat, fut « très heureux » à Saint-Jean-Baptiste et y trouva longtemps « de grandes consolations ». Laborieux et zélé autant que personne, charitable et prévenant pour tous, joyeux et hospitalier pour ses confrères, il fournit une belle carrière de curé. Ses nombreux vicaires, qui occupent, pour la plupart, aujourd'hui, des positions importantes dans le diocèse, ou dans les diocèses voisins, en pourraient témoigner. Il eut longtemps la réputation méritée d'être un homme d'affaires et un grand constructeur. Il bâtit le presbytère et l'église, puis une belle chapelle du Sacré-Cœur attenante à l'église. Il bâtit le beau collège des Frères de Saint-Viateur, pour lequel il donna lui-même le terrain et une forte somme. Il bâtit le spacieux couvent du Sacré-Cœur de la rue Drolet. Il vit au parachèvement du magnifique couvent dit de l'Académie Marie-Rose. Il bâtit le grand Hospice, qui porte son nom, et qui de tant de façons lui a coûté si cher ; car on peut dire qu'à la fin, ce sont les charges contractées là

qui l'ont écrasé et fait mourir. Puis encore, après l'incendie de 1899, il se remit à bâtir l'église et le presbytère. Ah la triste nuit, que celle de cet incendie ! Je le vois encore, le cher curé, pendant que le feu faisait rage, sur le portique de l'Hospice Auclair, nous consoler, nous, ses vicaires d'alors, qui perdions quelques livres et quelques meubles ! Il pleurait de vraies larmes, mais il disait : « Nous nous relèverons ». Cependant, pour nous, c'était peu de chose ; tandis que pour lui, c'était tout une vie à recommencer. Avec quel courage et quel entrain il se remit à la besogne, il faut l'avoir vu à l'œuvre pour le comprendre ! Il y réussit encore. Mais les charges lui devenaient évidemment plus lourdes, sa santé faiblissait, il se tuait à la tâche, c'est le mot. Quand même, il restait lui-même. Toujours le premier debout, actif au ministère autant que quiconque, faisant parfois en personne la visite de toute sa paroisse, écrasante corvée, prêchant ses retraites de carême, seul, ou avec l'aide de ses vicaires, il se donnait toujours sans compter. Avec les années, sa parole devenait peut-être moins fournie d'images ; mais il parlait encore avec une grande force. Sa vie si active et tout en œuvres ne lui avait guère permis de cultiver son beau talent d'orateur, si spontané et si vrai. Mais je sais que ses paroissiens le goûtaient beaucoup. On cite encore ses accents pénétrants et émus dans les circonstances plus touchantes, quand il

faisait ses souhaits du jour de l'an, par exemple. Ajoutons à cela, pour être moins incomplet, qu'il avait une piété vraiment tendre. Il aimait le bon Dieu, le Sacré-Cœur, la sainte Vierge, sainte Anne, et cela paraissait vivement à certaines heures, à l'adoration du vendredi, par exemple, qu'il présida si souvent, et dans ses nombreux pélérinages à Sainte-Anne et ailleurs. Il aimait les pauvres aussi, tous les pauvres, mais surtout ceux qui, à la suite de revers de fortune, sont déchus de leur ancien état de vie ! Ce qu'il en a donné de l'argent, ce curé d'une riche paroisse, qui est mort pauvre et dont nous n'avons pu payer les dettes que grâce à la charité de ses confrères !

Il a bien souffert avant de mourir, j'en sais quelque chose, moi qui l'ai constamment suivi. Il a souffert de son inactivité, il a souffert de l'état de gêne où sa pauvreté le réduisait, il a souffert des duretés et des ingratitudes que, comme tous les bienfaiteurs, il récolta abondamment ; mais il a souffert surtout parce qu'il n'avait pas eu le temps de tout régler et de tout payer ce qu'il devait, parce qu'il avait conscience que peut-être certaines gens perdraient de l'argent pour avoir eu confiance en lui ! C'est cela, exactement, qui a aidé la paralysie à faire vite son œuvre de destruction. Ce fut une grande épreuve. Quelles qu'aient été ses faiblesses ou ses imprudences — il m'appartient moins qu'à personne

d'ailleurs de les juger — il me semble qu'à la fin la vie lui a été assez dure pour que j'aie le droit de dire sur sa tombe : « Il a noblement payé » ! D'ailleurs, à l'heure où j'écris, grâce à la bienveillance de ses plus vrais amis, qu'ils en soient à jamais remerciés, tout est réglé.

Le curé Auclair est mort, je l'ai dit, chez son frère, M. le curé de Saint-Polycarpe, le 11 décembre 1911. Il y avait été entouré pendant onze mois des soins les plus affectueux et les plus tendres. Cela ne pouvait pas sécher ses larmes, sans doute, elles jaillissaient d'une source trop profonde ; mais cela pourtant consola un peu son pauvre cœur, si éprouvé. Il a, dans sa modeste petite chambre du presbytère hospitalier de son frère, pleuré bien des larmes et répandu bien des prières. Il a prié pour ses paroissiens, pour ses amis, pour ses créanciers, afin que tout s'arrange, il a prié aussi, j'en ai été témoin, pour ceux qui l'oubliaient parce que l'épreuve le visitait. Je l'ai écrit et je le répète : « Il a mêlé ses larmes et ses prières dans le silence de sa retraite. Dieu, qui est juste et bon, l'aura reçu en sa miséricorde, parce qu'il fut pieux et bon pour les pauvres »...

Ses funérailles eurent lieu à Saint-Polycarpe. L'évêque du diocèse, Mgr Emard, vint les présider. Mgr Emile Roy, de Montréal, représentait Mgr l'Archevêque retenu par les exercices de sa retraite. Le curé Forbes de Saint-Jean-

Baptiste — aujourd'hui Mgr Forbes — vint, en train spécial, avec un grand nombre de paroissiens, rendre hommage à la mémoire de son prédécesseur. De nombreux prêtres, des amis, quelques parents assistaient aussi. Il n'y eut pas d'oraison funèbre. Dans les circonstances, tout cela, sans doute, c'était ce qui convenait. Je ne puis pourtant pas m'empêcher de dire que cette simplicité et ce silence voulus, que les derniers événements réclamaient, pesèrent sur l'âme de ceux qui l'avaient aimé et contrastèrent vivement avec la gloire dont, jadis, sa vie avait été pleine. C'était la dernière épreuve voulue par la Providence. Nous, ses proches, nous l'avons acceptée comme telle.

Et maintenant, il dort, sous l'autel de Saint-Polycarpe, dans cette église qu'il aimait, mais qui n'était pas la sienne. Il dort, ou plutôt il s'est endormi confiant dans la bonté et dans la miséricorde du Dieu qu'il a servi. Ses forces ont pu le trahir, son grand cœur a pu lui faire commettre des imprudences, sa vie a pu avoir des côtés moins brillants, dans l'ensemble elle reste belle et méritoire.

Sur sa tombe, M. le chanoine Dauth a écrit : « On se rappellera longtemps l'inlassable activité de ce prêtre, ses entreprises nombreuses, ses multiples initiatives, ses remarquables talents, servis par une rare endurance physique, l'ardeur de son tempérament, son

obligeance si serviable à tous, son aimable hospitalité, sa parole facile, impétueuse, qui trouvait comme naturellement les accents de la véritable éloquence ».

Dans une visite qu'il fit aux paroissiens de Saint-Jean-Baptiste, à quelque temps de là, Mgr l'archevêque Bruchési parla en termes émouvants du cher curé défunt. Mgr Forbes, qui lui avait succédé comme curé, pendant les deux ans qu'il passa à Saint-Jean-Baptiste, ne perdit jamais une occasion de dire, dans un langage plein de délicatesse et de tact, avec quel soin il convenait de garder sa mémoire. Ses derniers vicaires, et spécialement ses assistants dans sa maladie, M. le curé Rosconi et M. le curé Paiement, qui lui furent si dévoués, ont tenu le même langage. Beaucoup d'autres témoignages du reste nous sont venus, spontanés et touchants, qui nous ont bien consolés en même temps qu'ils nous édifiaient. On me permettra d'en rapporter ici deux que j'ai conservés précieusement.

M. Joseph Lozeau, député protonotaire à Montréal, qui était par naissance le co-paroissien de mon oncle à Saint-Vincent-de-Paul, et qui fut à Saint-Jean-Baptiste son paroissien pendant trente ans, en me rendant compte d'une démarche qu'il venait de faire et qui avait été heureuse concernant le règlement des affaires, m'écrivait le 9 mars 1912 : « Je puis vous assurer, encore une fois, combien je me sentais heureux de faire quelque chose pour

votre oncle regretté, pour qui j'avais tant d'admiration et d'estime, non seulement parce que nous étions du même village, mais encore à cause du bien qu'il avait fait aux autres. Jamais je n'oublierai sa piété, son zèle, son énergie... Toujours le premier au confessionnal, en chaire, partout où l'appelait son saint ministère. Aussi, c'est cet élan, aussi religieux que philantropique, qui l'a tué »...

Et M. le curé Kavanagh, aujourd'hui décédé, dont la vie fut si sainte, si pure et si droite, en m'envoyant de Saint-Vincent-de-Paul, notre paroisse natale, où il était curé, certains papiers dont j'avais besoin, m'écrivait dès le 21 décembre 1911 : « J'aurais été bien mortifié de ne pouvoir assister aux funérailles de votre cher oncle. Son souvenir me poursuit partout. Quel ministère laborieux il a exercé ! Que de milliers d'âmes auxquelles il a porté assistance ! Que d'aumônes ! Et puis, une année sur le Calvaire pour terminer les luttes de la vie présente ! Après cela, il est permis d'entrevoir la miséricorde de Dieu ! Après cela, l'espérance du salut s'impose à toute âme chrétienne »...

Je le crois aussi, et j'en rends grâce à Dieu.

Montréal, Novembre 1913.

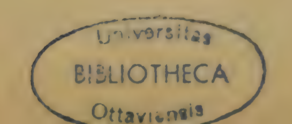
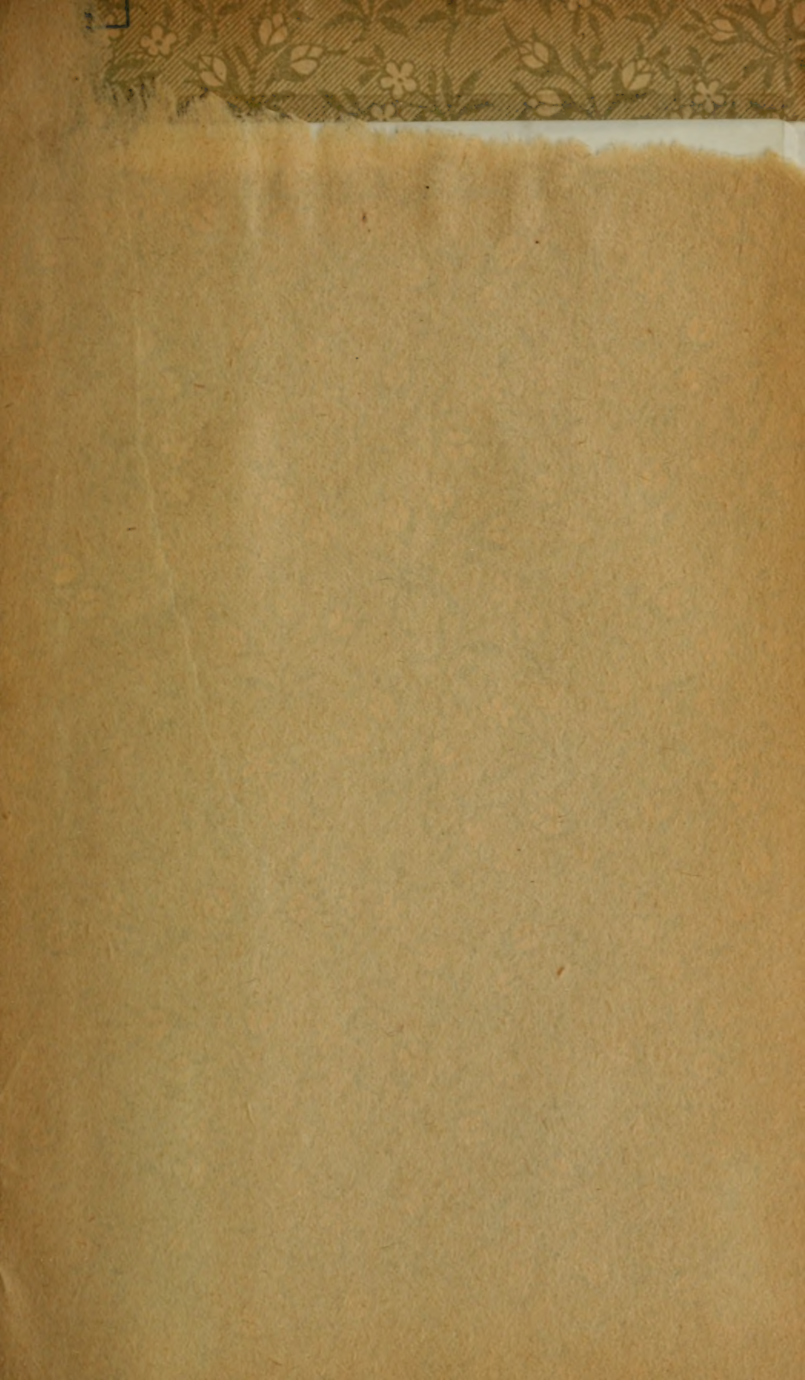
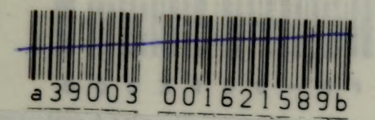


TABLE DES MATIÈRES






a39003 001621589b

